Anno XXIII. 16 Febbraio 1896. Num. 7.

L'ILLUSTRAZIONE ITALIANA

SOMMARIO DEL NUMERO 7:

D'ANNUNZIANA.

I cani abbajano, la carovana passa.
(Proverbio arabo.)

Nell'*Univers illustré* Henry Rabusson — il romanziere notissimo — prende parte in una curiosa questione agitata a proposito del *Trionfo della Morte.*

" TALENT OU GÉNIE? "

Les livres de G. d'Annunzio, remarquablement traduits par M. Hérelle, ont la fortune enviée de provoquer partout en France une curiosité de bon aloi. Ils ont même, depuis peu, le privilège tout à fait rare de renouveler les anciennes discussions sur les différences caractéristiques qui séparent le génie du talent. — C'est, en effet, à propos du *Triomphe de la Mort*, précédant de peu *les Vierges aux Rochers*, que vient de ressusciter cet antique sujet de dissertation: Où finit le talent? Où commence le génie?

Observons d'abord, avec humilité et mélancolie, qu'il n'est pas Français, le romancier privilégié dont les œuvres ont l'extraordinaire fortune de soulever de pareilles disputes. Et pourtant, je gage que plus d'un de nos romanciers en vue s'étonne que l'on se chamaille à son sujet autrement que pour dire: " Il a tout de même un rude talent! — Non, je vous assure que ce n'est pas du talent: c'est du génie! — Enfin, prenons-en notre parti: il faut passer la frontière pour entendre ça ".

Donc, on se demande si M. d'Annunzio a simplement un grand talent, ou si ce ne serait pas plutôt du génie....

Quoi qu'il en soit, reconnaissons qu'il y a quelque chose dans les livres de M. d'Annunzio, que l'on ne trouve guère, en ce moment, dans les livres de chez nous: une âme qui palpite.

Et le *Triomphe de la Mort*? — Eh bien! voilà justement, peut-être, la caractéristique du génie: c'est qu'on ne peut ni le définir, ni l'analyser. Et dès lors, me voilà bien près de confesser que M. d'Annunzio a du génie.

En tout cas, il faut le lire, car on ne parle que de lui; c'est le Baruch actuel de tous les lettrés français.

Et, pour terminer, je crois bien que je tiens une définition passable du talent et du génie: le talent donne l'impression d'une chose rare et difficile, mais à laquelle on peut atteindre, au prix d'un effort plus ou moins considérable, pourvu que l'on ne soit pas dépourvu de toute espèce de don; le génie littéraire, par contre, n'est jamais le prix d'un effort. Et ce n'est pas de lui qu'on a pu dire qu'il n'est " qu'une longue patience ". Quand on ne l'a pas, c'est pour la vie: il faut en faire son deuil. — Enfin, lisez toujours les romans de M. d'Annunzio: talent ou génie, ce n'est pas précisément ordinaire.

HENRY RABUSSON.

*

Nella *Nouvelle Revue* (diretta dalla più chauvinista delle letterate), B. Allason scrive, a proposito delle *Vergini delle Rocce*:

Son livre est un bijou. Il s'en dégage le parfum particulier qui émane des vieux missels enluminés aux longues figures de vierges très vaporeuses et très peu humaines. Le style est merveilleux. Il a la forme verte et jeune de ce Trecento aux surprenantes énergies avec un souffle de la corruption splendide et païenne du Cinqcent doré.

Qui peut dire le charme des phrases ingénues et primitives de ce poète pour qui le naïf et le primitif ne sont qu'un raffinement de plus?...

Gabriel d'Annunzio est un admirable artiste. Il y a une mélodie exquise dans sa prose....

... Combien l'idylle avec Massimilla, le symbole vivant de l'amour, l'aimante qui donne et ne demande pas, est admirable! Elle est à elle seule une œuvre d'art, parfaite dans toutes ses nuances et ses détails comme un bijou royal.

Tel est Gabriel d'Annunzio. Difficilement on échappe à son charme. Il est si grand et si personnel.

Tous les infinis détours de la Psyché moderne, il les connaît; il connaît les plus exquises sensations et les plus rares; nous retrouvons dans ses pages tout ce que nous éprouvons en certains moments ineffables, mais que nous ne savons pas dire.

Nous retrouvons tout en lui: notre faiblesse, nos doutes, nos impuissances, la grande maladie de ce siècle enfin, dont il est le plus malade et le plus admirable des fils.

B. ALLASON.

*

E la *Revue de Paris*, sul *Trionfo della Morte*:

Ce roman nouveau de M. d'Annunzio, merveilleusement traduit par M. Hérelle, ce roman restitué dans sa pleine intégrité, rentré en possession de ses épisodes, — tels que le pèlerinage à Casalbordino, — et de ses ardentes scènes d'amour, développements logiques de la passion qu'il raconte, ce roman est **l'un des plus intenses et magnifiques poèmes qu'on ait écrits depuis longtemps.** La mort y triomphe, non seulement à la fin, dans la chute des amants enlacés, mais tout le temps, jusque dans leurs caresses, jusque dans leurs extases. C'est que l'Amour aspire à la Mort comme à son naturel assouvissement. C'est là le sens de ce profond *Tristan et Yseult*, dont M. d'Annunzio nous donne, en tel passage, une vivante analyse, et dont ce livre est tout entier une transposition admirable dans la vie d'aujourd'hui....

*

E Ferdinand Brunetière, nella *Revue des deux Mondes*:

Que M. d'Annunzio, jadis, ait emprunté de M. Péladan quelques traits un peu vifs — lesquels d'ailleurs n'ornent pas tant son *Enfant de Volupté* qu'ils le déparent, — il faut bien le croire, et sans doute c'est la pire erreur de goût qu'il ait commise. Mais le *Triomphe de la Mort* n'en est pas moins, après comme avant cette rare découverte, **un des chefs-d'œuvre du roman contemporain;** et nous ne l'apprendrons certainement pas à nos lecteurs. Ni en France, ni même en Angleterre ou en Russie, la littérature *naturaliste* n'a rien produit qui surpasse, en profondeur de vérité comme en fidélité d'expression, la *Maison paternelle*; et quelles descriptions, quels paysages, quelles scènes! dont nous ne saurions dire si elles sont plus hardies ou plus belles....

*

La *Revue Bibliographique Belge* chiude così un articolo sulle *Vergini delle Rocce*:

Les personnages de M. d'Annunzio ne sont pas des êtres d'observation, mais des êtres d'imagination, des êtres de rêve, et son livre est, à vrai dire, non pas un roman, mais un poème. L'œuvre contient de belles pages, mais aussi des pages troublantes, et un moraliste, sans se montrer sévère, y trouverait amplement matière à critique.

Le style est superbe, descriptif et musical. Il est des passages qui deviendront classiques, tels ceux qui décrivent le portrait d'Alexandre Cantelmo, aïeul de Claude, et la fontaine desséchée.

R. A.

CON GARIBALDI ALLE PORTE DI ROMA.

Note e ricordi di A. G. BARRILI (L. 4).

Dalla *Revue bibliografique Belge*:

.... L'œuvre de M. Barrili contient surtout un ensemble de notes et d'impressions recueillies par un artiste que séduisent les beautés de la nature ainsi que le pittoresque des situations et des évènements. Les faits militaires sont relégués au second plan et cèdent la première place à des descriptions très littérairement faites, à des digressions qui ne manquent d'érudition. Point de déclamations politiques, de tirades contre le dispotisme pontifical. L'auteur est garibaldien, et son amour pour le célèbre condottiere s'exprime en enthousiastes exclamations, mais ne l'amène pas à attaquer ses adversaires....

Il critico è clericale, e fa poi delle osservazioni che sono molto contestabili.

TEMPESTE.

Poesie di ADA NEGRI (Milano, F.lli Treves, L. 4).

Il sentimento trabocca. Il profumo d'amore e di pace, il raggio di luce, di fede, di energia, di giustizia che dominano in tutto il volume — agitano, infiammano, confortano il lettore, e in tempi come questi che su ogni cosa spira il gelido soffio dello scetticismo e ogni impeto generoso e ogni manifestazione d'idealità vengono più facilmente derisi che approvati, il valore del libro cresce per ciò a dismisura....

Lasciando ad altri il perdersi in dogmi d'arte la moderna lirica sociale s'afferma e quasi espressione dell'armonia cantata dal Whitman nel verso: " fra poco tutto il nostro globo avrà un cuore solo " varca rapida gli oceani, è accolta con plauso in lontanissime terre e noi conosciamo il poeta della guerra americana come in America conoscono oggi Ada Negri.

(Il *Resto del Carlino* di Bologna).

*

Nel *Corriere dell'Isola* (di Palermo) grande articolo di Alessandro Tasca (il principe di Cutò). La poesia che gli sembra più forte è l'Incendio della Miniera.

■

Nello *Staffile* di Firenze scrive Ant. Morosi:

Se per poesia s'intende pensiero, cuore, sentimento, ciò che scrive Ada Negri è tale....

Leggete *Disoccupato*, leggete i *Sacrifici*, *La fiumana*, lo *Sciopero* e compiangete a chi rimane indifferente a questi gridi di angoscia!...

SCACCHI.

PROBLEMA N. 965

di S. Gold.

Nero.

A B C D E F G H

Bianco.

Il Bianco col tratto matta in 4 mosse.

Soluzione del Problema N. 961:

(Loyd)

BIANCO.	NERO.
1 C e1–c2	1 R b3–c4 (ovvero ad libitum)
2 D f2–e2	2 R c4–b3
3 D e2–a6	3 ad libitum
4 C c2–a1.	

(a)

BIANCO.	NERO.
1	1 R b3–a4
2 D f2–e2	2 R a4–a5 (ovvero ad libitum)
3 D e2–a6.	

Solutori: Sigg. Biehler, Monaco di Baviera; Stelsch von Welschermer, Vienna; Domenico Fiorini, Lucca; E. Bidasio, Ivrea; E. Vignali, Lodi; L. Ceccherelli, Arezzo; E. Frau, Lione; A. Mottini, Mantova; S. Fioravanti, Firenze; G. Bulizza, Benevento; R. Fiocchi, Alessandria; V. Savonelli, Palermo; L. Billi, Fano; F. Paolillo, Napoli.

Dirigere domande alla *Sezione Scacchistica* dell'ILLUSTRAZIONE ITALIANA, in Milano.

PICCOLA POSTA

Ai nostri Signori Associati, che fanno continui reclami per i numeri che non vengono recapitati dalla *Posta*, l'*Amministrazione* si pregia avvisarli che fa regolarmente accurata spedizione. — Per la qual cosa, non assume alcuna responsabilità, nè risponde degli eventuali disguidi e smarrimenti postali. — Chi desidera si ripeta la spedizione, mandi il valsente, e cioè Centesimi 50 se nello Stato, e Centesimi 65 se all'Estero, per ciascun numero.

L'ILLUSTRAZIONE ITALIANA

Anno XXIII. — N. 7. — 16 Febbraio 1896. Centesimi Cinquanta il Numero.



La gara di nuoto a 5 gradi, promossa dalla Società "Rari Nantes" di Milano.
(Disegno di Dante Paolocci).

CONVERSAZIONI DELLA DOMENICA

DI

FERDINANDO MARTINI.

Giorni sono, sfogliando una *Rivista*, che da poco si pubblica in Roma, mi cadde sott'occhio un articolo intitolato *Letteratura senza senso*. Credei dapprima fosse la predica di un de' soliti missionari contro "l'arte per l'arte", una tiritera intorno all'obbligo che lo scrittore ha ogni qualvolta piglia la penna in mano di proporsi fini morali o civili, eccetera, eccetera...; e stavo per buttar via il fascicolo, quando mi trattenne dal farlo un gruppo di versi che spiccava in mezzo alla pagina: una ottava goldoniana del *Poeta fanatico:*

Era di notte e non ci si vedea
Perchè Marfisa aveva spento il lume;
Un topo con la spada e la livrea
Ballava il minuetto in mezzo al fiume....

M'ingannavo: l'argomento dell'articolo era tutt'altro; non vi si trattava se non di prosa e di versi scritti per celia e composti per modo da parere che abbiano un significato qualsiasi, senza averne nessuno.

Mi misi a leggere; ma via via che mi sfilavano innanzi il *Pataffio* e i sonetti del *Burchiello* e le *Parole per musica* del povero Yorick, anche mi si ridestavano nella mente ricordi lontani — ahimè! troppo lontani —; ricordi della prima giovinezza, anzi dell'adolescenza; e l'occhio intanto che sembrava seguire nella lettura, tentava invece scrutare oltre un uscio socchiuso dentro alla mole farragginosa delle mie carte, a cercarvene una, testimonianza di un curioso episodio della vita di un uomo illustre, documento alla storia di una frase famosa pronunziata da lui.

*

Nella vecchia Toscana, in quelli anni tra il 1835 e il 1840, de' più giocondi che un popolo abbia vissuto, i quali, perchè non videro sommosse e congiure, parvero agli impazienti e agli imprudenti anni di sonno e furono anni di pacata sì, ma continua ed efficace preparazione civile; ne' ritrovi della gente non frivola vennero di moda le sciarade. Vincenzo Salvagnoli, il futuro direttore della *Patria* nel 1848, poi nel 1859 compagno al Ricasoli e il più valido aiutatore suo in propugnare l'annessione del granducato al Piemonte costituzionale; a quel tempo scrittore di versi lodati da Giambattista Niccolini e già celebre per la dottrina giuridica e le arringhe vestite di eleganze non consuete nel fôro; Vincenzo Salvagnoli ogni sera, nel caffè del Bottegone in Piazza del Duomo, teneva cattedra e improvvisava sciarade a diecine, che facevano poi il giro, non pur di Firenze, ma della Toscana e spassavano le veglie di gente la quale del mondo sapeva quel tanto che alla *Gazzetta* (unica gazzetta) dell'Abate Pedani era consentito raccontarne due volte la settimana.

Si trova ancora fra' più vecchi chi le rammenta quelle sciarade: ne cito una ad esempio — *Eva:*

Il mio *primo* l'esistenza,
Il *secondo* accenna al moto,
Il mio *tutto* è un nome noto
Per un primo — ahi! quale! — error.
Ma se il *tutto* tu rovesci
A quel fallo è provveduto
Con l'angelico saluto
D'un alato ambasciator.

Si trova, dico, chi ancor le rammenta e le recita con ammirazione, se non sbaglio, soverchia; quasi del Salvagnoli, ponendo a paro le sciarade improvvise e i meditati epigrammi, la più parte politici, alcuni de' quali veramente felici e che tutti meriterebbero d'essere raccolti. Chi non conosce l'epigramma scritto da lui dopo la pubblicazione del *Primato* e delle *Speranze d'Italia* e che in sei versi meglio che non si potesse in altrettanti volumi palesava il difetto delle teoriche, la vanità dei disegni del Gioberti e del Balbo? Men noto è quest'altro dettato nel 1857, quando Pio IX, percorse le Romagne e le Legazioni, entrò a Firenze da Porta San Gallo sedendogli dappresso il Granduca Leopoldo:

Esempio d'umiltà sublime e raro
Cristo in Sionne entrò sopra un somaro.
Entrò in Firenze il suo Vicario santo
Anch' ei col ciuco.... ma l'aveva accanto.

*

Come sempre avviene, la moda delle sciarade passò; le si sostituì quella dei sonetti a rime obbligate. In ogni salotto due, tre, quattro sonettisti estemporanei a torturarsi il cervello nel cercare un nesso tra le diverse rime studiatamente bizzarre che altri forniva. Ho udito descrivere da chi vi fu presente le gare di due giovinotti, un siciliano ed un veneto, capitati da poco in Firenze, a chi schiccherasse i quattordici versi più presto. Si chiamavano Giuseppe La Farina e Filippo De Boni; la gara lunga finì col trionfo del De Boni il quale tanto s'era addestrato in que' meccanici esercizi di verseggiatura, da potere, facendosi dare una alla volta le rime, soltanto, cioè, dopo ch'egli aveva composto il verso, e cominciando dall'ultimo verso della seconda terzina, intessere un sonetto il quale aveva senso ugualmente sia che si leggesse di fondo in cima, sia che si leggesse di cima in fondo.

Anche a' sonetti toccò, con l'andare degli anni, la sorte delle sciarade; ma una volta presa dagli uni l'assuefazione a que' passatempi, presa da altri l'abitudine al tirar giù versi improvvisi che poco in sè avevano oltre la misura e la rima, si passò probabilmente a improvvisarne di quelli i quali non avevano se non la rima e la misura soltanto. In un diario che la Biblioteca Nazionale conserva tuttora inedito, si racconta che nel 1849, la sera in cui ebbero a Firenze notizia della fuga del Papa da Roma, capitato un di cotesti verseggiatori — fior di *codino* — in un'osteria ove s'adunava il fior fiore della plebaglia demagogica e costretto a celebrare quell'avvenimento, proverbiò l'uditorio sciorinando in men che non lo dico, un sonetto, il quale si chiudeva così:

Piange l'Italia come debil canna,
E Pio da' vaticani antri fuggente
Co' simulacri di Pompeo tracanna;

chiusa accolta, s'intende, da unanimi e fragorossimi applausi.

Alquanto tempo dopo e quand'io ragazzo facevo i miei corsi d'umanità e di rettorica, una tale usanza era entrata nelle scuole: dove s'insegnava a far versi *spinte o sponte*, dove a coloro che più erano in uggia al divo Apollo e alle sorelle Ascrèe s'imponeva perpetrare assai di frequente, e ottave e terzine e odi e canzoni libere, la sola libertà, questa, di cui fosse lecito parlare nelle scuole d'allora. Io, per esempio, posso dirlo mi sembra e non peccare d'immodestia, ero tra quelli infilzatori di parole rimate, tra quelli improvvisatori di versi senza senso comune, un de' più pronti: anzi nell'ode *alla Prati*, non si trovava fra' miei condiscepoli, più rotti al poetare, chi mi vincesse.

*

Ma veniamo alla carta che ho cercata, e all'aneddoto che ho promesso.

Massimo D'Azeglio andava quasi ogni anno nell'estate ai Bagni di Montecatini, diversi assai da ciò che oggi sono: pochi allora i frequentatori, modesti gli alberghi, e per tutto divertimento una trottata sul cadere del giorno verso i paesi circonvicini, la sera una partita a tombola nella sala del Casino, toscanamente, cioè con molta parsimonia, illuminata. A Monsummano — due miglia distante — soleva passare l'estate e l'autunno un mio zio, Giulio Martini, il quale ministro di Toscana presso il Re di Sardegna, dal 1848 al 1851, aveva seguito Carlo Alberto al campo di Lombardia, e stretto poi amicizia col d'Azeglio a Torino quando questi era presidente del Consiglio e Ministro degli affari esteri. Ora non vecchio ma quasi cieco e tormentato da malanni di diversa natura, se ne stava come ho detto una buona metà dell'anno in campagna; e il D'Azeglio, durante il breve soggiorno a Montecatini, veniva a visitarlo più volte.

Seduti sotto un platano centenario, *frondeggiavano* a tutto spiano ambedue; l'uno, quantunque tutt'altro che liberale, poco contento del passo che aveva preso il Governo di Toscana; l'altro lieto di versare nel seno d'un amico un po' della cordiale antipatia ispiratagli da colui ch'egli soleva chiamare nelle proprie lettere: "quel birichino del conte di Cavour." Io vidi colà il D'Azeglio la prima volta: e rammento quei colloqui sebbene non li udissi, sebbene fossi, anche udendoli, incapace allora d'intenderli.

In un di cotesti anni, non ricordo quale ma non troppo avanti il 1859, al tempo istesso che il D'Azeglio, furono d'estate a Montecatini Luigi Alberti, morto mesi fa, allora poco noto fuor di Toscana, in Toscana notissimo per i replicati infelici successi delle sue commedie: Leopoldo Cempini, morto da un pezzo, avvocato di grido, del quale si lodava un volume di versi, *Fiori e Foglie* edito a Torino, in Toscana divulgato clandestinamente e oggi dimenticato addirittura: versi facili, in quella sonante indeterminatezza di forma che faceva allora la delizia degli orecchi e degl'intelletti italiani, ma caldi di affetto patrio e inneggianti a Casa Savoia

Se di dolenti musiche
Me Dio talor consola
Se dei concenti l'angelo
Talor discende a me;

Questo mio cor su' margini
Del Po con gli estri vola
Inni e corone a spargere
Sopra l'avel d'un re.

Finalmente Piero Puccioni, vivo tuttora — *ad multos annos* — onore della curia fiorentina e senatore del Regno. Tutti amici di mio padre, i quali, quand'io, ottenutane licenza, da Monsummano filavo a Montecatini per arrischiare il mio obolo sulla cartella della tombola — si divertivano a farmi fare quel giuochetto degl'improvvisi — sempre, ben inteso — senza senso comune. Una volta, mentr'io tiravo giù decasillabi, capitò nel crocchio il D'Azeglio: e l'improvvisazione andò a finir male, tanta fu la suggezione che mi dette: ma passata quella, il giuoco, ripetuto, mi riescì più felicemente; e il D'Azeglio a riderne prima, poi a dire che quantunque non si trattasse che di metter parole l'una dopo l'altra e come vien viene, questo era consentito ai toscani soltanto ai quali suona in bocca tutto quanto il vocabolario; e via via, una dissertazione piacevolissima in difesa di quelle teoriche che erano e non ancora si chiamavano le manzoniane.

*

Poco dopo, riapertasi al D'Azeglio la ferita buscata sui colli Euganei, gli toccò stare in casa più giorni; e insieme col dolore che quella gli cagionava, sopportare le lunghe visite quotidiane di uno de' più pervicaci seccatori, e de' più meravigliosi ignoranti ch'io abbia mai conosciuto. Era un tal dottore St..., veneto (dottore non so più se di legge o di medicina), tra i quaranta e i cinquanta, biondastro, il quale imbattutosi a caso nel D'Azeglio a Montecatini, e avvicinatolo così come facilmente succede ne' luoghi di bagni, gli s'era, per così dire, appiccicato e non lo lasciava. Ignorante l'ho già detto; ciarlone, aggiungo, e borioso non si giovava di quella preziosa conoscenza a trarne utile o compiacimento intellettuale; gli bastava, ostentandola, di farla credere intima reciproca dimestichezza. Subito che lo seppe ammalato "Vado a farghe compagnia a Massimo" cominciò a sfringuellare nei crocchi de' bagnanti (e bisognerebbe ch'io potessi descrivere gli atteggiamenti suoi). "Vado a farghe compagnia a Massimo", e gli si cacciò in camera, fisso, dalla mattina alla sera. La gente che lo conosceva meravigliava della sua sfacciataggine e della sua balordaggine, e, ad un tempo, della tolleranza del D'Azeglio, riguardosa così da toglierli il coraggio di mettere quel seccatore alla porta.

Mio zio s'informava giornalmente della salute dell'illustre amico suo; una volta mandò me a prenderne notizie. Chiestele al cameriere della *Locanda maggiore*, ove il D'Azeglio abitava, e questi al D'Azeglio stesso in mio nome, fui fatto passare in camera sua. Egli — mi par di vederlo — se ne stava disteso sopra una *chaiselongue* presso alla finestra, tenendo sui ginocchi un mucchio di lettere e, mezzo aperto, un numero del *Journal des Débats*. In faccia a lui, seduto sopra una poltrona, l'importuno dottore.

Io non ricordo ora appuntino come andassero le cose, nè ho a mente tutti i particolari della conversazione. Certo è che dopo avermi incombenzato di ringraziare lo zio e dirgli che sarebbe tornato a vederlo prima di andarsene da Montecatini, postami una mano sulla spalla, e voltosi al dottore:

— Vede? — soggiunse — Questo ragazzo è un portento.

E qui lodi a bizzeffe e la esposizione de' miracoli ch'io facevo. Io capivo che egli canzonava

qualcheduno, ma non ero sicuro che canzonasse quell'altro; sicchè me ne stavo a testa bassa e senza fiatare. Alla fine:

— Via, — disse, — improvvisi qualcosa.

Dopo tanti anni chi può con verità esprimere ciò ch'io provassi per quelle parole? Ma c'è da figurarselo. Lo guardai ed egli, non so più con quali parole, m' invitò novamente, poi:

— Le darò il soggetto io: Napoleone; — e dicendo così mi guardò fisso a sua volta: mi parve leggergli negli occhi: non abbia paura, si fidi.

Mi fidai: in fondo che male c' era? Si trattava d'uno scherzo, e il dottore, accortosi che non si trattava se non d'uno scherzo, ne avrebbe sorriso come ne sorridevano gli altri. E cominciai.

Altro che scherzo! A mano a mano ch'io sfilavo il rosario delle parole accozzate senza senso veruno, il D'Azeglio ammiccava al dottore come a dirgli: "Eh? che roba!„ e l' altro alzava le mani a significare la propria stupefazione: alla fine d'ogni strofa il D'Azeglio mormorava: "benissimo„ e l'altro gridava "oh! magnifico! oh! stupendo! oh! meraviglioso".

Non sapevo più in che mondo mi fossi. Dopo poche strofe, mi fermai. Una tale specie d' improvvisi ha questo di buono: che strofa più strofa meno, non monta: si può sempre smettere quando ci accomoda.

E qui venne il bello per me: ero stato, non senza qualche sgomento, a recitare sul palco scenico, ora m' era concesso di divertirmi in platea. Il D'Azeglio, provocati con nuove lodi i nuovi e più clamorosi entusiasmi dell'altro uditore, prese a domandargli replicatamente: — "Lei ha capito tutto non è vero?„ — E il dottore: "Eh! si figuri! capito, capitissimo.„ — "Ha capito (mettiamo, ch' io non pretendo di riferire le parole precise) l' accenno al 18 brumaio e al Congresso di Vienna?" "Eh! eccome!„ — E così di seguito: finchè il dottore che non aveva capito nulla e sopratutto non aveva capito che non si poteva capire, forse paventando qualche domanda più categorica si arrischiò ad osservare: "Mi è parso che le ultime strofe sieno state un po' oscurette.„

— Oscurette? Chiare, invece, come la luce del sole.

Aiutandomi il marchese riuscii lì per lì a ricordarle: ed egli fattosi dare un lapis, sul mezzo foglio rimasto bianco di una delle lettere che teneva innanzi a sè le scrisse di proprio pugno. E questa è la carta che, singolare autografo, tuttora conservo.

Le strofe eran queste:

Tu dal talamo nemico
Discendevi a' rii gemmati
Nel fulgor di Federico:
Quando i prenci collegati
Di Boulogne alla vendetta
Ispiraron la saetta
Che Sant'Elena ferì.
Tu le scizie ispide grotte
Alla storia hai consacrato,
Ma t'attendon Montenotte
Dego, Rivoli e Lonato,
Tu pontefice gagliardo
Cuopri l'arpa e accenni il bardo
Spegni gli astri e annunzi il dì.

Che giuoco del sibillone? Il Goldoni che si vanta d'esservisi fatto molto onore a Pisa, può andare a riporsi. Non mai credo fu adoperato tanto sforzo di ingegno e tanto sfoggio di dottrina per dimostrare la profondità del pensiero dove pensiero non è. Il D'Azeglio dopo un "zitto lei„ (burlesco ammonimento a me ch'egli sapeva non aver alcun desiderio d'aprir bocca) illustrò ad uno ad uno que' versi; non ricordo, e me ne dispiace, tutti i curiosi, arguti commenti; so che il *talamo* era *nemico* perchè vi giaceva una figliuola dell' imperator d'Austria, che i *rii gemmati* erano i fiumi della Prussia, gettatavi da Napoleone la corona del re; che *cuopri l' arpa e accenni il bardo* era, non so più il perchè, una allusione al Mack e alla battaglia d'Ulm, che *spegni gli astri e annunzi il dì* significava che con Napoleone si chiudeva un'era e ne cominciava un' altra più fausta. Tutto ciò, s' intende, dimostrato, senza ridere, e a furia di ragionamenti e di storia. E il dottore interrompeva: "ah! va bene! ah! sicuro! ah! chiaro, chiaro, chiarissimo!„

Io me ne tornai intontito a Monsummano: il dottore, uscito di lì, se n'andò ne' soliti crocchi, lietissimo di poter spifferare che aveva passata la giornata da "Massimo„ dove il tale dei tali "un ragazzo portento„ a detta di Massimo stesso aveva improvvisato versi mirabili su Napoleone. Raccontato il fatto, fu presto intesa e propalata la burla. Ventiquattr' ore dopo il dottore, intesala finalmente anche lui, fece fagotto e in fretta e furia se ne partì da Montecatini.

E il D'Azeglio, rivedutomi, mi salutò "suo liberatore„, un appellativo onde mi si rivolse scherzevolmente più tardi in alcune sue lettere e col quale mi congedò l'ultima volta che lo vidi nel 1875 a Firenze in via Ricasoli dov' io l' avevo accompagnato, andando egli a farvi una visita "A rivederla, mio caro liberatore".

*

Prima di partire dalla Valdinievole, il D'Azeglio fu, secondo aveva promesso, a salutare l'amico: e, me presente, gli confermò quanto io aveva già raccontato di quel giorno per me indimenticabile. "E pensare — diceva — che quello è un dottore!„ Poi dalla narrazione di quello scherzo traendo argomento a discorso più grave intorno alle condizioni della cultura presso di noi, uscì in questa frase che altri testimoni al colloquio tuttora ricordano: "Se vogliono fare l'Italia, bisognerà che pensino prima a fare un po' meno ignoranti gli Italiani.„

Poco importa sapere se quella frase ei la pronunziasse in quella occasione la prima volta. Allora egli pensava che prima di rinnovare lo Stato, importasse rinnovare l' educazione intellettuale de' cittadini. Corsi rapidi i tempi, e le nuove fortune d' Italia sopraggiunte più presto ch'egli non osasse sperare, la frase divenne più comprensiva, ad esprimere pensiero più largo. *Fatta l'Italia bisogna far gl' Italiani.*

F. Martini.

UNA LETTERA DI MADAMA ADAM.

Non abbiamo a fare nessuno sforzo d' imparzialità nè di galanteria, per dar posto ad una lettera così interessante ed originale come quella che ci manda la direttrice della "Nouvelle Rome„. Neppure è il caso di discutere dinanzi alle spiegazioni che la illustre scrittrice fornisce.

A M. Ferdinand Martini.

Paris, le 6 fevrier 96.

Monsieur,

Je n'ai pu recevoir qu'aujourd'hui l'Illustrazione Italiana quoique plusieurs de mes amis italiens m'eussent averti qu'elle contenait une lettre de vous sur moi.

Que vous jugiez bon de l'insérer ou non, je dois une réponse à votre blame, à cause même de la sympathie dont vous l'avez entouré. Mon insistance a propos de l'*Union générale* vous étonne, Monsieur; ne savez vous pas que sa faillite, imputable aux combinaisons de Bourse de M. Lebaudy père, a ruiné les deux tiers de mes amis? apprenez en même temps que suicides, folie, misère, j'ai vu tout cela autour de moi, frappant ceux que j'aimais, que j'estimais, ceux que je vois souffrir encore. — N'avez vous pas de haine en Italie, contre ceux qui, par amour de la spéculation, déchainent ces Kracks qui font autant de victimes, de blessures inguerissables, frappent d'autant d'accès de fièvre pernicieuse qu'une guerre coloniale et d'où ne sort jamais l'agrandissement des pays?

Ces *Kracks* ont aussi un danger moral. Tous ceux qu'ils ruinent ou entament n'ont pas la vaillance d'accepter une diminution de situation et, pour retrouver ce qu'ils ont perdu, se deshonorent et démoralisent leur milieu. Pour moi la corruption et ses responsabilités sont aussi chose haissable. Et puis, quand, à certaines époques, les moralités sont flottantes, le soupçon devient le pire des dangers et il révolte violemment ceux qui ont tout sacrifié à la passion de n'être pas soupçonnés. Et, ce soupçon, Monsieur, avait essayé de me frôler. On avait dit: "Madame Adam est compromise dans l'affaire Max Lebaudy.„

L'homme d'honneur, quand son honneur est mis en cause, menace et tue.

La femme d'honneur quand son honneur est mis en cause, se sert de paroles de haine, non pour se venger des uns, mais pour clouer sur place le soupçon des autres! Je vous prie, Monsieur, puisque vous avez publié la lettre de M. Robert Lebaudy, de publier la réponse que je lui ai faite et que voici.

A Monsieur Robert Lebaudy,
12, rue de Lubeck, Paris. Paris, 16 janvier au soir.

Oui, monsieur, et j'en suis fière comme d'une haute vertu, quand il s'agit d'une œuvre impersonnelle de charité, si difficile que cela me puisse être, je fais trêve à mes opinions, trêve à mes jugements, trêve à mes rancunes personnelles et je tends ma plume et ma main.

M. Max Lebaudy a été quêté par moi. Il a reçu l'une des cent cinquante lettres que j'ai écrites pour avoir cent objets ou groupements d'objets d'une valeur de 500 francs au plus dans ma dernière œuvre.

Il est l'un des rarissimes qui n'aient point répondu à mon appel. Ne vous étonnez pas si cette négligence a fortifié en moi la mauvaise opinion que j'avais de lui.

Vous m'envoyez à cette heure, au nom de votre frère, mille francs, sachant fort bien que je ne puis les accepter, puisque tous les journaux ont publié que ma souscription était close le 10 décembre.

Ci-joint les mille frans et veuillez agréer, monsieur, mes salutations.

Juliette Adam.

Je compte, Monsieur, après cette explication, sur votre absolution. Vous voyez que j'y ai tenu. Croyez à mes sympathies.

Juliette Adam.



GIUSEPPE FIORELLI.

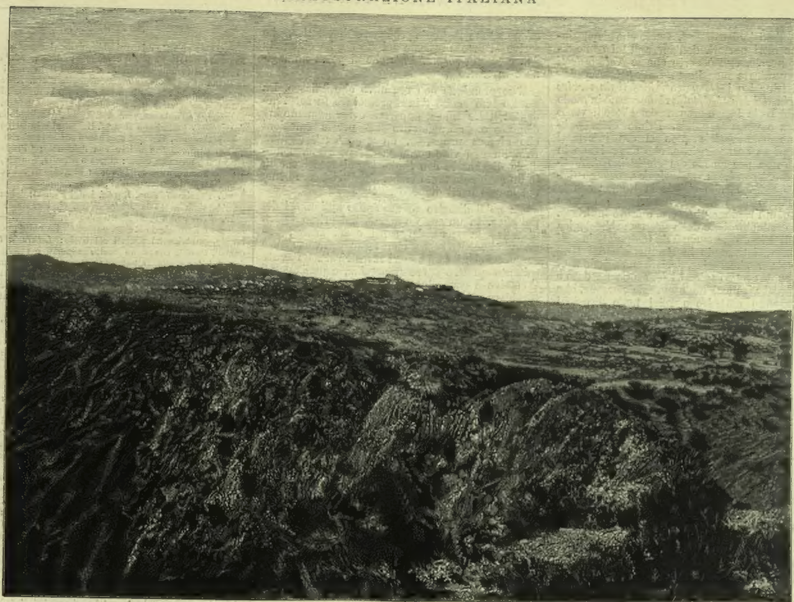
Il giorno 29 dello scorso gennaio moriva in Napoli, sua città natale, Giuseppe Fiorelli. Benchè sin dal 1891 avesse abbandonato l'ufficio di direttor generale delle antichità e belle arti, e nei quattro anni successivi fosse vissuto quasi fuori del mondo, inchiodato com' era da indomabile infermità sur una seggiola o sul letto dei suoi dolori e privo persino del conforto di vedere i suoi figli adorati, avendo da tempo perduta la luce di quegli occhi, già così vividi e scrutatori; pure la notizia della sua morte non par vera a chi ne conobbe e pregiò la grande energia, di cui non era ultimo esponente quel suo volto romanamente composto, e non può non tornare incresciosa a chi, fondando sulla propria operosità il faticoso edifizio del suo avvenire, è costretto, dolorosamente, a riconoscere che la grande operosità appunto avvicina di molto quei termini fatali, *qui praeteriri non poterunt.* Il Fiorelli, a 68 anni appena, si ritraeva dalla vita pubblica, e a 72 anni veniva rapito alla famiglia!

Non la cattedra, che tenne solo per pochi anni in questa R. Università, non le Accademie italiane e straniere, che si onorarono di averlo a socio, ma Pompei, i musei di Napoli e la direzione generale delle antichità, istituita in Roma dal Bonghi nel 1875, rappresentano il vasto campo della operosità scientifica del Fiorelli. Pompei, suo primo amore scientifico, fu il pensiero dominante di tutta la sua vita; e quando le occupazioni dell' alto ufficio di direttor generale gli consentivano un giorno solo di riposo, egli correva a respirare a larga bocca l'aria sana della sua Pompei, evocando così la immagine dell' antico togato, che nella felice Campania, in riva al nostro bel mare o sulle verdeggianti pendici del Vesuvio, veniva a rifarsi dell' agitata vita dell'*urbs*. Gli scavi sistematicamente condotti e non a solo scopo di rinvenire oggetti, come per lo innanzi si usava, ma indirizzati a ricerche topografiche e storiche; le geniali indagini sulla cronologia degli edifizii pompeiani, contenute nella *Relazione degli scavi* per la Esposizione di Vienna del 1872; e la felice applicazione delle forme in gesso ai corpi umani che ci fanno perfettamente intuire l'orrore del dramma vesuviano: sono le orme indelebili, che il Fiorelli impresse nella storia degli scavi di Pompei. Nè minore fu l'attività da lui spiegata nel riordinare le ricche collezioni di quel piccolo Vaticano, che è il Museo nazionale di Napoli. Al riordinamento della raccolta epigrafica, della statuaria e del medagliere consacrò particolarmente le sue cure; e se la mentovata *Relazione degli scavi* ci dà la misura del suo ingegno, il catalogo del nostro cospicuo medagliere da lui pubblicato, è documento della sua dottrina. Napoletano, sentì forte l'amore della sua terra natale; e non solo istituì indagini per rintracciare il perimetro della Napoli greco-romana, ma volle anche che nella storica certosa di San Martino, ove grandeggia il fiore dell'arte napoletana, facesse bella mostra di sè un museo di patrii ricordi.

Alla operosa quiete di Pompei e di Napoli, venne a strapparlo il ministro Bonghi, che nel Fiorelli vide l'unico archeologo, atto a reggere la direzione generale delle antichità del Regno istituita allora di recente in Roma. Quivi il Fiorelli si trovò dinanzi ad un più vasto campo d'azione; ed ebbe a sostenere lotte, e provò sco-



LA LEZIONE DI BALLO, quadro di *E. L. Garrido.* [V. pag. 110.]



Colonia Eritréa. — Il colle e il forte di Halai (fotografia inviataci dal nostro corrispondente P. Billotti).



Arsenale militare di Napoli. — Partenza del "Singapore" col 21.° battaglione d'Africa e col colonnello Pittaluga (fotografia Sommer e figli).

ramenti, delusioni e dolori. Quale che sia il giudizio che altri porterà dell'opera di lui come direttor generale, egli è certo che le *Notizie degli scavi* comunicate mensilmente alla R. Accademia dei Lincei e i *Documenti inediti da servire alla storia dei Musei d'Italia* riaffermano in modo non dubbio la benemerenza del Fiorelli verso la scienza e verso la patria. Prima della pubblicazione delle *Notizie*, non si era informati delle scoperte archeologiche, che avvenivano in Italia, se non per mezzo del *Bullettino dell'Istituto di corrispondenza archeologica*, organo dell' Istituto tedesco, che risiede in Roma: con la pubblicazione delle *Notizie* il periodico tedesco non ebbe più ragione di essere, e mutò indirizzo. Ma alla emancipazione della scienza archeologica italiana il Fiorelli aveva già da tempo altrimenti provveduto, istituendo in Pompei sin dal 1868 una scuola archeologica, foriera nobilissima di quella scuola archeologica italiana, che ha dato e dà eccellenti risultati nelle egregie persone, che oggi occupano cattedre o uffici nelle direzioni dei Musei e degli Scavi.

Il sepolcro ha accolto ora nella sua pace le fredde spoglie di Giuseppe Fiorelli: esse esulteranno di certo, se da quella intelligente ed instancabile operosità, di cui egli diede esempio, gli avvenire trarranno ammaestramento per mantener viva la fiaccola degli studi archeologici in Italia.

(Da Napoli.)

A. Sogliano.

RIVISTA TEATRALE.

La Scala.... senza bussola. La *Navarrese* di Massenet. Gli ultimi successi.

Senza bussola doveva intitolarsi la commedia, attorno alla quale sta lavorando Giacinto Gallina; ora un giornale annuncia che il titolo sarà cambiato, e forse sarà cambiata anche la commedia. Peccato!... Quel titolo corrispondeva al momento attuale, lo sintetizzava tanto bene! Senza bussola nella vita sociale, senza bussola nella vita politica, senza bussola nell'arte: nelle maggiori, come nelle minori manifestazioni della esistenza siamo senza bussola. C'è dunque tanto da sorprendersi se la famosa stagione della Scala proceda anch'essa senza bussola, di errore in errore, di insuccesso in insuccesso? Il cartellone aveva alcune attraenti promesse: ad una ad una sfumano....

Il *Fidelio* di Beethoven ne era la maggiore; or non se ne parla più, *Zanetto* di Mascagni ne era un'altra, e l'autore, accortosi del pericolo di affidare a quell'immensa scena, una breve opera a due soli personaggi, dichiara di ritirarla: la farà rappresentare al teatro di Pesaro, la sua nuova residenza, di cui sembra egli voglia fare una specie di Bayreuth mascagnina.... Prevedo già i pellegrinaggi....

Era adatta alla Scala *La Navarrese* di Massenet? L'illustre autore del *Werther*, deve aver lui pure compreso il pericolo, approfittando del ritardo nell'andata in scena, per sottrarsi a quella prima rappresentazione per la quale era venuto fra noi. Quando un autore nel presentare un suo lavoro lo giustifica, si mostra a priori convinto di aver fatto cosa o incompleta od oscura o cattiva. Massenet ha cominciato col giustificare le proporzioni della sua opera intitolandola: episodio lirico; poi ha dichiarato in qualche colloquio con colleghi e con critici di essersi provato in non so qual nuovo genere di dramma musicale, nel quale la scena, le parole, il canto, l'orchestra, sieno parti distinte dalla cui unione deva scaturire un complesso atto a commuovere e interessare il pubblico. In realtà *La Navarrese*, un dramma rapido e forte, tratto da una graziosa novella *La cigarette* di Claretie, esigeva una musica calda di passione. L'autore invece non è riuscito a far vibrare nel canto e nemmeno nell'orchestra, l'angoscia e l'amore di Anita, la fiera figlia della Navarra, che si fa assassina, pur di sposare il suo Araquil, il valoroso sergente. Se poi l' autore non l' ha voluto, il suo torto è maggiore; e non deve lamentarsi dell'insuccesso di Milano, dove non aveva come ebbe a Parigi, una protagonista quale la signora Calvè, che impressionò per la sua potenza di attrice. Non bastano le eleganze di un orchestrale accurato, una bella e caratteristica canzone militare, le soavità di un notturno e di una invocazione d'amore, per fare un lavoro teatralmente interessante, di quest'opera, che l'egregio professore di estetica, che scrive d' arte musicale sul *Secolo*, ha chiamata "la cosa più *sorprendente* che si possa immaginare in teatro „.

Il *sorprendente* non era altro che il fiasco. Da questo lato anche l' interpretazione fu sorprendente: il De Lucia, appariva evidentemente indisposto e fu applaudito solo per le emozioni che ci fece provare.... un anno fa; la signora Frandin non vide coronata dalla fortuna l' audacia di cantare con limitatissimi mezzi vocali, in un ambiente tanto vasto. Gli altri fecero bene, ma hanno parti di poco rilievo.

Un po' il disastro va attribuito agli umori del pubblico. In un mese e mezzo, nel primo teatro d' Italia, la terra dei canti e dei suoni, regnando quell' editore che tante speranze fece sorgere nei giovani nostri maestri, si sono avute soltanto quattro opere francesi...., e quali opere? O cattive o conosciute a sazietà.... Si ha un bel cambiare di tenore o di prima donna, non si riuscirà a dar nuove attrattive al *Sansone e Dalila*, che par destinato a diventare una delle colonne madri della stagione. Badate che il pubblico non senta una brutta sera il desiderio di imitare il troppo ammirato Sansone e non la faccia crollare, trascinando nella sua rovina tutto l'edificio!...

*

Dagli insuccessi di oggi, torniamo ai successi di ieri. L'Illustrazione dedica alcune pagine di questo numero alle novità delle ultime settimane. Una pagina riunisce tre scene della *Cortigiana*, l' applaudita opera dello Scontrino: quella degli affamati rocellesi, al principio del secondo atto, il duetto del terzo fra Ada e il cardinale Richelieu, e la scena dell'ultimo atto che precede la tragica fine. Un'altra pagina vi presenta una scena della *Lupa*, il forte dramma di Giovanni Verga, che a Torino si va replicando, con crescente successo davanti a pubblico sempre numeroso. Rimessa a posto una scena (ch'era stata tolta alle prove per la solita apprensione di ogni autore coscienzioso di riuscir prolisso) tutto nel piccolo dramma riesce chiaro, logico, evidente, e il secondo atto piace ed impressiona quanto e più del primo. Il nostro disegno riproduce la scena di seduzione fra Gna Pina — la Lupa — e Nanni Lasca, che chiude il primo atto. "Che vuoi? „ le domanda Nanni, e lei "Voglio te.... „

E se non temessimo di riempir troppo di teatri queste pagine pubblicheremmo oggi anche il disegno di qualche scena della *Bohème* di Puccini, le cui rappresentazioni continuano ad attirar gente, al Regio di Torino: lo rimandiamo ad un'altra settimana. D'altronde non c'è fretta: l'imminente rappresentazione di Roma, e quelle prossime in altre città importanti manterranno a lungo l'interesse e l'attualità a questo lavoro, tanto applaudito quanto discusso.

Leporello.

∿∿ Telegrafano da Napoli 11: Oggi, poco prima di recarsi al teatro, si precipitò dalla finestra, rimanendo cadavere, Carolina Ropolo Favi, prima attrice al Teatro Nuovo; se ne ignorano i motivi. Il teatro è chiuso. La compagnia Zerri è annientata.

*

Teatro italiano contemporaneo. Questa interessante raccolta s'arricchisce di due nuovi volumi. Uno ci presenta il capolavoro di Giacinto Gallina, intitolato *Serenissima*. Popolarissimo in teatro, si desiderava da lungo tempo di vederne la stampa. L'effetto di lettura sarà piacevole quanto l'effetto della rappresentazione. La bellissima commedia è preceduta da una graziosa dedica dell'autore al suo editore Emilio Treves. — L'altro volume contiene, *Maschere*, il forte dramma in un atto del napoletano Roberto Bracco che ebbe meritamente il premio governativo; prima del quale avea già ottenuto il premio dei nostri grandi attori, come Zaccone e Novelli, che ne fecero delle creazioni, e il premio del pubblico, che lo ha applaudito su tutte le scene. Ora avrà la conferma del pubblico leggente. Al dramma segue nello stesso volume una scherzosa fiaba simbolica, *Le disilluse*, che il maestro Mario Costa condì di musica elegante, e che, destinata a marionette parlanti e canore, ebbe a interpreti, nell'aristocratico *club* della Filarmonica di Napoli, artisti illustri e damigelle gentili. Dramma e fiaba sono preceduti da una brillante prefazione dell'autore.

NOTERELLE.

∿∿ Giosuè Carducci ebbe, domenica scorsa, solenni onoranze a Bologna per il compimento del suo 35.° anno di insegnamento universitario. La città di Bologna gli conferì la cittadinanza onoraria e una medaglia d'oro. Ravenna gli offerse una fronda d'alloro colta presso la tomba di Dante. Tutte le università italiche gli mandarono telegrammi e indirizzi. Nell'aula massima dell'Archiginnasio, dopo il sindaco, parlò in italiano il prof. Bertolini e in latino il professor Gandino. Rispose commosso il Carducci con un magnifico discorso che finisce con l' augurio: " Preparate le vie al Signore che viene: al genio d'Italia, grande, libero, giusto, buono, utile all'umanità: al genio di cui sento approssimarsi il batter dell'ali. „

∿∿ Poesia affricana. Il prof. Luigi Fichert, dalmata, che vent' anni fa cantò la *Madre Slava*, oggi canta il *Bersagliere d'Africa*, in versi sciolti (Venezia, Vicentini). — Il napoletano Ferdinando Russo, una celebrità nella poesia dialettale, pubblica 35 sonetti col titolo: *Lettere 'a l'Africa* (Napoli, Pierro), che sono molto saporiti e arieggiano al fare del Pascarella. Del quale tutti capiscono il romanesco; e così si può da tutti capire il napoletano del Russo. Qui il dialetto sta bene, perchè vuol dipingere la frenesia da cui le menti meridionali sono prese per le avventure. — E dalla provincia di Campobasso, L. A. Bevilacqua innalza un' *Ode a Toselli* cui chiama *Marte Africano* (Napoli, Pierro). I poeti devono sempre esagerare!

Prosa africana. Quantunque non meridionale, Vico Mantegazza è stato sempre un grande africanista, ed è ancora impenitente; tutti ricordano il suo racconto *Da Massaua a Saati*, così vivace perchè opera di un testimonio oculare. Ora questo bel libro ha un seguito in un altro grosso volume che narra tutte le vicende de *la guerra in Africa* (Firenze, Le Monnier), con grande diligenza e copia di documenti e ritratti. L'autore segue passo passo i dieci anni di vita coloniale, fino ad Amba Alagi. Un' appendice reca il testo del trattato di Ucialli, con le relative contestazioni.

∿∿ A Berlino è comparsa una curiosa Antologia che si potrebbe dire imperiale e regia: non contiene che estratti d'opere scritte in questo secolo da autori i cui nomi figurano nell'Almanacco di Gotha. Ogni frammento è preceduto da una breve notizia biografica del signor Giorgio Zimmermann. 36 principi e principesse sono rappresentati: citiamo fra i più celebri: la regina Elisabetta di Rumania (Carmen Sylva), il duca di Sassonia-Coburgo, il principe Giorgio di Prussia, il re Giovanni di Sassonia (che scriveva col nome di Filalete), il re Oscar di Svezia. In testa figurano l'imperatore Guglielmo II col suo *Inno a Egir*, lo Czar Alessandro III colle *Memorie dell'assedio di Sebastopoli*, e il granduca Costantino con una scelta di poesie liriche. La casa reale di Baviera è rappresentata da 4 dei suoi membri. Il defunto imperatore Guglielmo I vi trova pure il suo posto come prosatore e come poeta. Tra i sovrani asiatici, lo Scià di Persia Naar-ed-din, figura solo, con la traduzione di alcuni versi. Non manca la prosa descrittiva della Imperatrice delle Indie e della Regina d' Inghilterra. La quale, se dettò in prosa i viaggi in Scozia e la vita del Principe Consorte, traversò anche una crisi poetica. Molti anni fa raccolse le sue rime e le spedì, sotto uno pseudonimo, a un'importante rivista inglese. Dopo molte settimane ricevette una cartolina così concepita: " Il vostro invio fu cestinato. Preghiera di non mandarci più simile letteratura „. La Regina, che oggi ride di questo ricordo, aggiunge con spirito: " Ed ho seguito quel saggio consiglio. Da quel giorno ho rinunciato al culto delle Muse. „

∿∿ Il *Pall Mall Magazine* dà alcuni dettagli interessanti sul bilancio della Società dei giuochi di Monte-Carlo durante l'annata dal marzo 1894 al marzo 1895. Dopo aver detto che durante questo periodo vi furono quattro suicidi, l'autore afferma che la Società ha incassato 19 850 000 franchi, provenienti per 750 000 dagli interessi delle sue riserve e per 19 100 000 fr. dai giuochi. Le spese ammontarono a 8 750 000 fr. Tra coteste spese sono degne di nota: il canone pagato al principe di Monaco, 1 250 000; spese d'amministrazione e manutenzione del principato e del comune di Monaco: esercito, polizia, culto, istruzione e fondi segreti, 1 400 000; direttori, amministratori, *croupiers*, personale e spese generali dei giuochi, 1 450 000; teatro, orchestra, tiro ai piccioni, corse, divertimenti vari e opere di beneficenza, un milione. La cifra più suggestiva è quella della pubblicità e della stampa che ammonta a 1 550 000 franchi: essa supera la lista civile del principe e persino il bilancio del principato. Altre cifre dimostrano la moralità dell'istituzione: 150 000 fr. di *viatico* per il rimpatrio dei ridotti al verde, 75 000 destinati a fornire dei soccorsi agli uomini e alle donne che hanno perduto la loro fortuna alle tavole da giuoco. Questi soccorsi che vanno dai 5 ai 40 fr. al giorno, secondo la somma perduta e la posizione sociale dei beneficiari, son loro concessi generalmente sin che vivono.

∿∿ Il bolide di Madrid. Lunedì mattina 10, alle 9 1/2, con un sole splendido, la capitale della Spagna vide improvvisamente una intensa illuminazione istantanea dell' atmosfera. E settanta secondi dopo, rintronò nello spazio una spaventosa detonazione, simile allo sparo simultaneo di cento cannoni, della durata di un paio di minuti. Era un bolide scoppiato a zenit di Madrid, e i frammenti caddero nei dintorni della città. Ne seguì un panico enorme, credendosi da tutti sul momento, a un attentato anarchico, alla rivoluzione, ecc., ecc. La popolazione abbandonò a precipizio le case. Innumerevoli i feriti e i contusi, nella confusione. Tra le operaie della fabbrica dei tabacchi, 17 rimasero ferite. Altri accidenti sono segnalati, specialmente nelle Scuole. L'accensione dell'atmosfera accecò due persone. La Regina, che nel momento dello scoppio era intenta a leggere, svenne. L'altezza alla quale avvenne l'esplosione si calcola a 25 chilometri. La detonazione si udì fino a 60 chilometri da Madrid.

LA VITA A PARIGI.

Calais e l'Africa. Macallè e Mazagran. Il torneo internazionale Lo scontro di Pini e Rue. Profeti. Il pubblico. L'*Innocent* dei signori Allais e Capus. Le *Dindon* di G. Feydeau.

Elisabetta d' Inghilterra diceva che se dopo morta le si fosse aperto il cuore vi si sarebbe trovata scolpita la parola: *Calais* — Calais riconquistata e per sempre dalla Francia. Io credo che oggi se si potesse leggere in tutti i cuori italiani, vi si troverebbe la parola fatale: *Africa*. Ed è impossibile infatti scrivere in un giornale italiano anche dedicato principalmente all'arte, senza che venga la voglia irresistibile di volgere un pensiero ai fratelli che là giù sono impegnati, in una guerra disastrosa ma gloriosa. Quanti cuori hanno palpitato sulla sorte dei mille di Macallè! Frullando nel cervello su quella difesa — che invano i soliti sacrileghi Shopenhaueri tentano diminuire, — mi sono ricordato di un' altra difesa celebre e celebrata mezzo secolo fa. La Francia era impegnata in quella conquista dell' Algeria che — esempio da additarsi ai governanti italiani — non è ancora ben finita oggidì. Verso la fine del 1839 Mazagran, un piccolo villaggio fortificato, era difeso da circa duecento francesi. Circondato dai soldati del leggendario Abd-el-Kader sopportò il 13 dicembre un primo attacco furioso di 1800 arabi che vennero respinti. Al 3 febbraio susseguente gli arabi ritornarono in numero di 18 000, decisi ad ogni costo di impadronirsi di Mazagran. Avevano seco — come gli assalitori di Macallè — scale e uncini per attaccarle ai parapetti, ma la piccola guarnigione sostenne l'urto, e si mantenne anche il 4, il 5 e il 6 febbraio quando l'attacco si rinnovò. La resistenza non avrebbe però potuto durare a lungo quando la mattina del 7, avvertito forse dell'accorrere del comandante De Barail — divenuto poi notissimo fra i generali francesi — il quale veniva in soccorso da Mostaganen, Abd-el-Kader fece levar l'assedio. Quando la notizia e i particolari di quel glorioso fatto giunsero in Francia, vi sollevarono un immenso entusiasmo. Lo si celebrò in produzioni spettacolose che vennero anche riprodotte all'estero. A Mazagran stesso più tardi — e come se Dio vuole faremo noi a Macallè — fu posta una lapide che commemora l' eroica difesa, e una via di Parigi fu intitolata *Rue Mazagran*, nome che porta ancora. Un ricordo futile forse, ma popolare, è che fino a pochi anni fa nei caffè di Parigi si chiedeva ancora " un mazagran „ ed era del caffè annacquato, come bevevano per refrigerare l'ardente sete i difensori di Mazagran. Ora di questa non ne è restata che la classica domanda che vi fa il garzone quando chiedete un caffè: *Dans une tasse ou dans un verre?*

*

Parigi sportiva si è commossa nuovamente per l' assalto " definitivo „ — così lo intitolò il programma — di Rue e Pini. È stato infatti l'epilogo — ma non " definitivo „ — dell'eterna questione della preminenza delle due scuole, la francese e l'italiana, e dei pettegolezzi suscitati dal torneo internazionale di un mese fa. Era il 9 dicembre, se non erro, e fra una prova e l'altra ci era arrivata, come fulmine a ciel sereno, la notizia del massacro di Amba-Alagi, e si può ben capire che le preoccupazioni patriottiche ci tolsero ogni voglia di seguire le peripezie di quel torneo. Avevamo in esso ammirato veramente i nostri tiratori, il Santuoro solido e forte come una torre per esempio, e quel Barbasetti che fu una vera rivelazione, il quale unisce alle qualità di fondo, l'elasticità delle mosse e l'eleganza del giuoco che gli darebbero il primo posto — se Pini non fosse lì ad occuparlo. Un assalto fra Barbasetti e Pini mi sembra ancora che sarebbe la più ghiotta cosa che si potrebbe offrire ai dilettanti della nobile arte della scherma. La serata doveva finire con lo scontro atteso con tanta ansietà di Pini e Rue, ma si venne a sapere che il maestro livornese era 'stato accidentalmente ferito in un assalto con un allievo di Vigeant, il maestro Kerhoffer — un mancino. Pochi giorni dopo, Rue — che è mancino pur esso — accusò Vigeant di aver lasciato Pini esercitarsi con un mancino nella sua sala, e a suo danno. I due professori francesi si batterono e come è noto Vigeant fu leggermente ferito. L'accusa del sig. Rue era altrettanto insussistente quanto singolare. Egli passò la sua vita a battersi con chi si serve del braccio destro, e mai a Pini venne l' idea che non potesse farlo con dei mancini. Questo fu, in poche parole, il prologo dell'assalto, che resterà famoso, di domenica scorsa.

Alle nove di sera il vastissimo *Cirque d'été* — che serve nell'inverno a una quantità di cose — era colmo. Nessuno può imaginare l'interesse del pubblico speciale ma numerosissimo che attira a queste solennità schermistiche e che nel caso era aumentato da quel *chauvinisme* che fa parziali le folle contro gli stranieri che vengono a coglier lauri nelle loro patrie. Sentimento non



Prima dell' assalto.

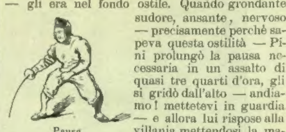
nuovo come alcuni credono, poichè le cronache ci narrano che uno consimile animava la *cour et la ville* quando nel 1760 l' italiano Faldoni venne a misurarsi con il celebre Saint-Georges col risultato quasi eguale che ebbero l' altra sera Pini e Rue. Ritorniamo a bomba. Nessuno o pochi si interessarono ai sette assalti che precedettero quello di Pini e Rue, e quando finalmente comparvero i due campioni ci fu un mormorio generale, un dire: — Eccolo! È quello lì! — seguito da un applauso di cortesia. Quale contrasto fra i due avversarii! Rue, alto, magro, con dei mustacchi nerissimi — troppo anzi — con due occhi duri dallo sguardo d'acciaio, la faccia solcata da rughe marmoree; Pini, una testa più piccolo, dal profilo grifagno, un largo sorriso alle labbra, due occhi acuti, vivi, penetranti, un corpo da atleta. E il contrasto si ritrovò nel loro " giuoco „. Rue, ritto, corretto e silenzioso, con il fioretto verticale sempre volto al petto del suo competitore, pronto alla parata, ma pronto anche a quei suoi tremendi colpi dritti che i suoi allievi intitolano: " palle di cannone „; Pini, piegato in avanti col corpo come un discobulo, il braccio sinistro pendente, il fioretto appoggiato al suolo avanti di prendere i suoi invincibili slanci, o dondolandolo talvolta come usava San Malato, con gli stessi attacchi fulminei di questo — ma forse con maggiore scienza vera — precipitandosi avanti, balzando indietro con l'agilità di un leopardo, toccando o credendo toccare al grido — che si rimprovera tanto ai tiratori italiani —



Passata di sotto.

o meglio l'urlo di un *là!* che mette sossopra l' immenso pubblico e lo appassiona.

Questo pubblico non poteva resistere talvolta all' ammirazione che gli destava questo celebre Pini, lo applaudiva con entusiasmo ma per forza — gli era nel fondo ostile. Quando grondante sudore, ansante, nervoso — precisamente perchè sapeva questa ostilità — Pini prolungò la pausa necessaria in un assalto di quasi tre quarti d'ora, gli si gridò dall'alto — andiamo! mettetevi in guardia — e allora lui rispose alla villania mettendosi la maschera sotto il braccio, e conversando sorridente con Merignac, mentre Rue, sotto l'armi, affettava di attenderlo, pronto, punto affaticato lui, sembrava voler dire. Ma la lotta riprese subito e finì con un colpo trionfante di Pini, assicurandogli il vantaggio. Tale fu questa serata memorabile dove Rue fu degno di Pini, e Pini fu degno di Rue. Se si considera però lo svantaggio che ha un destro nel battersi con un mancino — e un mancino della forza di Rue — la vittoria del campione italiano ne aumenta del doppio.



Pausa.

A fondo.

*

La moda oggi è per quelle produzioni teatrali che non hanno una trama ben chiara nè lungamente pensata, ma sono come un seguito di scene della vita corrente. Si è incominciato a pubblicarle nei giornali, e Lavedan e Gyp ne ebbero un così grande e meritato successo che agli autori venne l'ambizione della ribalta. Così un po' alla volta tutti vi si provarono con risultati per lo più divertenti per un pubblico *blasé*, al quale ormai poco interessa il fondo purchè la forma sia acuta e il più speziata possibile. Gli ultimi che si presentano in questo genere effimero precisamente perchè di attualità e leggeri, sono due noti " umoristi „ il Capus e Allais con l'*Innocent* — nulla di quello del d'Annunzio ora così strenuamente attaccato e difeso — che l'altra sera andò in scena alle *Nouveautés*. Esso ha provato una volta di più che la collaborazione di due uomini di spirito anzichè fare uno e uno due, talvolta si converte in uno e uno.... zero. Non è precisamente il caso, e le osservazioni originali, i motti incisivi abbondano nell'*Innocent*, dove fra altro c' è una esilarante fotografia di una prigione di provincia, dove i condannati vanno in città per i loro affari, o per quelli del direttore. Quanto all'intreccio, non è di quelli che si raccontano, per i casi bizzarri che vi si imbrogliano in una delle solite matasse che sembrano senza uscita, e dalla quale, male o bene, si esce nel terzo atto, per finire. E la gran difficoltà sta appunto in questo terzo atto che talvolta, con la brutalità di uno scioglimento imposto dalla necessità, compromette il successo, se c'è, degli altri due.

*

Un vero avvenimento teatrale, trattandosi non più dei due esordienti, ma di un autore che, giovane ancora, conta strepitosi successi, quali *Champignol malgré lui* e l'*Hôtel du libre echange*, è il *Dindon* che Giulio Feydeau fece rappresentare al Palais Royal. Vi abbiamo ritrovato quella sua qualità suprema e affascinante che è il buon umore, la gaiezza giovanile, unita a una rara intuizione di ciò che si chiama la teatralità e a un dialogo svelto, pieno di trovate, di impreveduto, di cose che sembrano naturalissime e che producono, perchè vengono a punto, il maggiore effetto sui pubblici. *Dindon* — *le dindon de la fable* — è il minchione, colui che finisce col far le spese. Anche qui è impossibile narrare un intreccio perchè.... è inenarrabile. Ma si può notare che, come sempre, vi sono messe in scena delle macchiette stupende di comicità. M.lle Lavigne, nella parte d'una inglese che s'è lasciata sedurre a Londra da Veterlin — il *dindon* in questione — e che lo perseguita a Parigi fino nel domicilio coniugale, col suo gergo anglo-francese, le sue espansioni britanniche, le sue minaccie de *se mourir*, fa scompisciare dalle risa. Due altre macchiette che si completano, un vecchio ma ancora galante comandante che ha per moglie



Teatri. — La Lupa, dramma di *G. Verga* al Gerbino di Torino (disegno di A. Ferraguti).



Teatri. — La Cortigiana, opera del Maestro *A. Scontrino* al Dal Verme di Milano (disegno di R. Griffi).

una che è sorda " comme un pot „, dànno luogo a dialoghi, a incidenti comicissimi, anche perchè i sordi sulla scena sembrano sempre tali. Come nell'*Innocent*, il terzo atto del *Dindon* sembrò per un momento essere lo scoglio che poteva farlo naufragare, ma dei tagli intelligenti e indispensabili fatti dopo la prova generale alla quale ho assistito, ne raddrizzarono la sorte. Vi sono restati però, mi si afferma, degli incidenti davvero troppo pornografici, di cui l'ingegno e l'abilità di Feydeau non sembrerebbero aver d'uopo. Alla prova generale, la *mise en scène* troppo naturalista degli amori effimeri di una cocotte con il personaggio che dovrebbe e.... non può risarcire — all'istessa guisa — madama Veterlin dell' infedeltà del marito, fu trovata, come dirò?... *gênante* per chi vedeva e udiva. Ma chi lo sa? il pubblico pagante, ormai abituato ai *couchers* e ai *levers* d'Yvette, avrà meno scrupoli di noi.

Folchetto.

I PLAGI.

A proposito di plagi è molto interessante un elenco che ne dà Gaston Deschamps in un secondo articolo che dedica nel *Temps* alla questione d'annunziana:

Les nombreux écrivains que les succès précoces de M. d'Annunzio inquiétaient se sont mis à danser sauvagement, en France et en Italie, la danse du scalp. Féroces, ils ont grincé des dents, agité leurs casse-têtes et secoué leurs plumes en signe d'allégresse. Tels, ces Peaux-Rouges de l'*Africaine*, qui se déhanchent en contorsions pénibles et profèrent des sons rauques autour d'un navigateur étonné. Il y eut de la joie dans les librairies, au rayon des invendus, et aussi dans les dîners littéraires, agapes fraternelles, où l'on passe sans transition, entre deux truffes, de l'ereintement noir au panégyrique béat.

Tudieu! messeigneurs (comme nous disions au moyen âge)! Modérez, s'il vous plaît, l'emportement de vos transports! Vous oubliez plusieurs choses:

1.° Qu'Apollonius de Rhodes, en ses *Argonautiques*, copia souvent le divin Homère;

2.° Que Virgile singea ledit Apollonius;

3.° Que Plaute et Térence ont bu et mangé à la table de Philémon, de Ménandre, et qu'ils ont accommodé à la sauce italienne les miettes d'Antiphane, d'Eubule, d'Anaxandride, d'Alexis;

4.° Que les poètes français de la Renaissance, y compris Malherbe, ont pillé les Italiens;

5.° Que, sans Corneille, Guilhen de Castro, auteur d'un *Cid* espagnol, serait inconnu;

6.° Que Molière, convaincu de plagiat, disait, avec le cynisme du génie: " Je prends mon bien où je le trouve „;

7.° Que Jean de la Fontaine a dit plus gentiment:

Sur différentes fleurs l'abeille se repose,
Et fait son miel de toute chose.

Que le même La Fontaine, en son *Astrée* (II, 8), a copié un vers de Virgile;

8.° Que M. Rébelliau a relevé dans les sermons de Bossuet je ne sais combien de passages pris aux livres saints;

9.° Que Boileau a traduit, dans son *Art poétique*, plusieurs hexamètres d'Horace;

10.° Que Voltaire, au commencement de la *Henriade*, chipe un vers entier à l'abbé Cassagne; que le même Voltaire, dans ses *Lettres anglaises*, emprunte des formules à l'Ecossais Ramsay. " Bah! disait-il, Montesquieu emprunte à Marana, Boïardo à Pulci, l'Arioste à Boïardo „;

11.° Que Jean-Jacques Rousseau a pillé Béat de Muralt;

12.° Que Diderot reconnaît avoir pris l'intrigue du *Fils naturel* à l'Italien Goldoni;

13.° Que le *Souvenir* de Musset est la mise en vers d'une prose de Diderot;

14.° Qu'Achille Jubinal chercha querelle à Victor Hugo, à propos de la *Légende des siècles* et des *Chansons de gestes*;

15.° Qu'il y a, dans le *Lac* de Lamartine, un hémistiche de Parny; qu'il y a, dans le *dies iræ* de Leconte de Lisle, un hémistiche de Victor Hugo;

16.° Que M. Emile Zola, échauffé par l'*Histoire de la littérature anglaise* de Taine (t. III, p. 211), transposa, dans *Nana*, cette fameuse scène d'Otway, où l'on voit une belle fille faire trotter à quatre pattes un sénateur;

Que le même M. Emile Zola, pour peindre *Rome*, se sert alternativement du *Guide Joanne* et des *Promenades archéologiques* de M. Gaston Boissier;

17.° Que M. Oscar Wilde, aimé des esthètes, détroussa M. Huysmans;

18° Que M. Emile Montégut, mort pauvre et sans honneurs, a prête des idées à plusieurs nababs de la littérature.

Qu'enfin tout cela est fort heureux, parce que, sans ces rencontres providentielles, les professeurs ne trouveraient plus l'occasion de ces " rapprochements „ ingénieux qui font passer plus légèrement les heures, vers la fin des classes. Et puis les faiseurs d'éditions scolaires ne sauraient plus quelles notes mettre au bas des textes qu'ils publient. Enfin, une foule de fléaux, auxquels on ne peut songer sans frémir, s'abattraient sur la République des lettres, si chacun buvait dans son verre et si personne n'allait, de temps en temps, chercher du feu chez le voisin.

Aggiungete a questo elenco interessante, che il sullodato Malherbe ha dato per suo il poema *les Larmes de St. Pierre* (1587) ed era la traduzione del poemetto omonimo di Luigi Tansillo; che Mathurin Régnier ha tradotto o meglio copiato i satirici italiani con una grande preferenza per il Caporali (specialmente nella satira X: le *Repas ridicule*); che Onorato d'Urfè nell'*Astrea* che fu il più famoso romanzo alla moda del secolo XVII, svaligiò a piene mani il Tasso e il Guarini.

Torno all'amico Deschamps per riferirvi le sue conclusioni dopo aver riprodotto per intero la lettera del d'Annunzio che avete letto nel numero scorso:

Pour ma part, je crois que cette lettre est faite pour désarmer tout le monde. Le jury le plus revêche, après cette confession charmante, ne voudrait pas rendre un verdict de culpabilité. Le talent a toujours raison. Sa grâce est la plus forte.... Et puis, vraiment, est-ce que la structure, l'ensemble, l'effet total de ces œuvres qui s'appellent l'*Enfant de volupté*, l'*Intrus*, le *Triomphe de la mort*, ne sont pas la propriété exclusive de M. d'Annunzio? Il faut bien le croire, puisque cet homme, qui est une anthologie vivante, nous a procuré des sensations d'art encore inéprouvées.

LA GARA DI NUOTO A MILANO.

Anche in Italia lo sport prese ormai grande sviluppo in ogni suo ramo. Non ultima delle utili istituzioni sportive è la Società italiana di nuoto battezzata col motto virgiliano " Rari nantes „. A Milano, a Roma, a Genova, ecc. si trovano ormai fiorenti le varie sezioni della società. Quella di Milano si è costituita l'anno scorso ed ebbe già ad indire nell'agosto una gara di resistenza di diecissette chilometri, unica finora in Europa. E da ultimo (sull'esempio di quanto fecero nel gennaio '95 alcuni degli attuali suoi soci mentre la *Rari Nantes* di Milano non era ancora costituita) si volle dare un'altra prova non essere nè impossibile nè pericoloso e nemmeno anti-igienico l'esercizio del nuoto anche nella stagione invernale. Ciò sembra a tutta prima una stranezza; molti anzi la dicono una pazzia bell' e buona; ma pochissimi sanno che non solo è cosa facilissima ad eseguire ma innocua. Bene asciugati e dopo una conveniente reazione, i nuotatori invernali provano un senso di benessere per molte ore, purchè abbiano seguito il semplicissimo metodo in uso nelle Società *Rari Nantes* d'Italia, vale a dire bagnarsi tutto l'anno, cominciando in estate senza smettere mai: il corpo allora si abitua insensibilmente al freddo dell'aria e dell'acqua in modo da provar meno impressione nell'immersione invernale, per la quale, di solito, si passa da un ambiente più freddo (l'aria) ad uno meno freddo che nell' immersione estiva. Per questo appunto nella gara di nuoto testè tenuta, la Giuria fece uscire alcuni che dichiararono di non essersi più bagnati dal luglio o dall'agosto scorso ed ai quali la brusca esposizione al freddo avrebbe potuto far male.

La gara avvenne il 25 gennaio. Alle ore 15 di quel giorno, nella Cascina Rustocco a San Cristoforo, si vide un curioso spettacolo. Una enorme folla attendeva lungo le rive del Naviglio Grande l'uscita dei nuotatori. Questi, in costume semi-adamitico, irruppero in massa dalla cascina, loro sede, e a piccola corsa raggiunsero il luogo dove doveano tuffarsi. Erano diciassette i concorrenti. Dovevano percorrere a nuoto duecentocinquanta metri nel Naviglio grande, e li compirono infatti tutti in tre minuti primi e trenta minuti secondi, senza risentire danno dal bagno.... un po' freddo. L'acqua era alla temperatura zero; l'atmosfera era a 5 gradi.

Fra i concorrenti alla gara due appartengono alla *Rari Nantes* di Genova, uno alla Canottieri Baldesio di Cremona e tre alle società sportive del Lago Maggiore. La *Rari Nantes* di Roma aveva mandato a rappresentarla il signor Achille Santoni, socio anziano fra tutti i *rari nantes* italiani, apostolo e fondatore delle singole società locali che quanto prima s'uniranno in Federazione Nazionale.

Il nostro disegno rappresenta la partenza, il percorso nell'acqua e l'arrivo alla meta.

MONUMENTO AL GENERAL FABRIZI A MODENA.

Ne abbiamo parlato nel numero antecedente, dando il disegno del monumento, opera dello scultore Fasce. Il disegno di questo numero rappresenta l'inaugurazione, côlta colla fotografia. Si vedono le società colle bandiere allineate: spiccano i garibaldini. La folla è salita perfino sui tetti. E l'istante dei discorsi e delle istantanee.

LA SCUOLA GRANDE DI S. GIOVANNI.

Magnifica un tempo per varietà ed eccellenza di dipinti e di sculture, l'antica Scuola veneziana dedicata all'evangelista Giovanni cadeva più tardi tanto in basso da diventare un magazzino di deposito, non solo, ma da subire nel 1850 l'oltraggio dell'asta pubblica. Infatti essa più non esisterebbe se alcuni animosi non si fossero associati col proposito di riscattare, come riscattarono, dal demanio austriaco il sontuoso edificio — un gioiello architettonico d'incomparabile bellezza, al dire di Pietro Selvatico — richiamandolo poco a poco a dignità di vita. All'esterno però la Scuola avea sempre continuato a mostrare gli splendori d'un'architettura tutta gentilezza di linee ed eleganza di ornamentazioni; ma dietro l'arco d'ingresso, aperto in una caratteristica calletta formata da piccole case e da anguste botteghe, ogni tradizione di fede e di ospitalità giaceva infranta dal draconiano decreto napoleonico 25 aprile 1806, ordinante la soppressione dei conventi ed ospizi d'indole religiosa e l'avocazione allo Stato dei loro beni.

Le Scuole o confraternite a Venezia erano parecchie. La devozione, che le promoveva, sembrava in fondo un pretesto per rendere generosi i confratelli verso le arti belle, le quali, largamente soccorse, potevano così rinascere e fiorire, primavera deliziosa, dopo la lunga notte medievale. Le opere più famose del quattrocento e del cinquecento veneziano furono quasi tutte commesse dalle Scuole, maggiori o minori a seconda del numero di aderenti e delle ricchezze che ognuna riesciva a raccogliere.

Le Scuole grandi sommavano a sei. Tra esse andava appunto compresa quella dedicata all'evangelista Giovanni sorta nel marzo del 1261 nella chiesa di S. Apollinare e di là passata ottant'otto anni dopo in un apposito locale. Vi appartenevano individui di ogni condizione sociale, patrizi e plebei delle lagune, come stranieri notevoli, quali ad esempio il re Filippo II di Spagna. Nei registri della Scuola, che rimontano al secolo XIV, s'incontrano anche molti nomi di donna: pseudonimi più presto che nomi, e tutti singolarmente curiosi; quali una Oltaflor de la Frascada, La Rossa de chà Galina, Dona Zenson, Ama Minia Odorada, Pizzola dalla Celestia, Bionda, Cardina, Benassuda, Belletta, Belenzera, Reprandina, Refoldina, Flordiana, Vielma, e così via.

Fu soltanto verso la metà del trecento che la Scuola, cresciuta man mano d'importanza, otteneva dalla famiglia Badoer parte d'un cadente ospizio di vecchi in parrocchia dei Frari, non lungi da quella chiesa ove

.... sotto il peso de' marmi austriaci

dorme in eterno il grande Tiziano, ed ivi ordinava quella serie di costruzioni le quali giunsero fino a noi traverso lunga serie di restauri e adattamenti.

*

La confraternita chiamavasi da prima de' *Battuti*, ed usava raccogliersi con frequenza per pregare ed apprendere la religione a' poverelli. Un bassorilievo del 1348, infisso all'esterno dell'antico Albergo o locale della Scuola, mostra ancora i Battuti inginocchiati uno dietro l'altro, con le mani congiunte piamente e un riflesso di paradiso in volto, ai piedi dell'evangelista cui il Salvatore avea dato il nome di *Boanergete* (S. Marco, III). Il cortile della Scuola, che è limitato a manca dal prospetto della chiesetta dedicata allo stesso santo e nel fondo e a destra da quelli della Scuola propriamente detta, è preceduto verso la via pubblica da un meraviglioso arco di purissimo stile Rinascimento innalzato nel 1481 da un ignoto nelle cui vene doveva scorrere certo il sangue dei Lombardi.

Il portone d'accesso è fiancheggiato da due sfarzose finestre, e sovra il portone s'involta un arco di gentili sagome recante scolpita sul timpano la simbolica aquila di San Giovanni.

Il cortile è decorato di pilastri scanalati, i quali reggono una stupenda trabeazione.

Alla Scuola si accede col mezzo di una scala " capolavoro d'industria e di nobiltà „, in due rami, rimarchevole per dignità di linee architettoniche e per sontuosità di decorazioni. Deliberata nel 1498 dal Capitolo " per ornamento, et Comodo.... della Scola et ha honor et gloria della Santissima Croce far de presente una scala de

Piera in doi Rami.... „ l'autore di essa rimane fin qui sconosciuto; ma il Paoletti, il valente storico del nostro Rinascimento artistico, confida di presto dimostrare che alla sua costruzione prese parte un Mauro bergamasco. Anche nella sala maggiore si manifesta quello squisito sentimento che muoveva il cuore e la mano dell'artista nel periodo aureo dell'architettura, — il quale artista potrebbe essere stato uno de' Lombardi.

*

Nell'anno 1369 Filippo di Meizières, gran cancelliere del regno di Cipro, donava alla Scuola di San Giovanni una reliquia contenente un pezzetto di legno della Santa Croce. Essa avea poteri così alti e miracolosi da far quasi impallidire i meriti dell'evangelista scelto a patrono. La leggenda racconta che quella reliquia proveniva da Gerusalemme, ivi regalata al patriarca M. Fra Pietro Tomaso da alcuni fedeli, il più rispettabile de' quali gli avrebbe detto: "Dubitando io con questi compagni, et fratelli miei, che per la ocasion del passaggio, conculcati gli Christiani nelle parti della Siria fosse occulto, overo alle man di perfidi venisse una certa pretiosa gioia del legno della Croce, il qual per i miei predecessori nel tempo della presa stabile di Gierusalemme fu furtivamente in quel luogo tolto.... a te questa zoia de cetero de esser servada, dono, aplico et consigno. „

Fatto sta che alla vecchia Scuola veneziana derivò gran lustro dal presente del de Meizières; e sempre nuovi aspiranti all'onorevole titolo di confratelli si presentavano, dal momento che la reliquia guariva i malati e prolungava la vita ai morenti. In seguito allo strepitoso miracolo da essa operato nel 1414 ridonando a certo Nicolò da Benvegnudo la sua figliuola, il Capitolo deliberava di far dipingere i miracoli stessi nella sala al culto di quella reliquia destinata "per muodo che sia notitia, e de più Devotion de nostri fradeli „.

Ed ecco le ricchezze della Scuola rivolte all'arte dei colori; ed ecco Jacopo padre dei due Bellini, e il figlio suo Gentile, ed il Carpaccio, ed il Mantegna, fors'anche il Perugino, ed il Sebastiani, e più tardi Tiziano Vecellio, Andrea Vicentino, Sante Perauda, i Palma, Tintoretto ed altri ed altri ancora, tutti intenti ad esaltare con le smaglianti tavolozze i sovrumani poteri della benedetta scheggia; ed ecco miracoli d'arte invadere i rabescati soffitti e le pareti della pia confraternita col pretesto d'altri men naturali miracoli....

Occorre uno sforzo della mente per immaginare quale completa meraviglia dovesse essere la Scuola grande di San Giovanni evangelista, a Venezia, verso la fine del cinquecento, allorchè le gentilezze dell'architettura ed i fregi più squisiti e le fresche ornamentazioni formavano cornice alla *Processione* ed al *Miracolo della Santa Croce* di Gentile Bellini; allorchè nel soffitto salivano glorie di angeli e di cherubini dal Tiziano adunate intorno alla mistica figura di San Giovanni contemplante i cieli. Nella sala dalla luce discreta il profumo di una fede salda e sincera, l'odor dei fiori sparsi su l'altare, un bisbigliar sommesso di preci, un mutuo desiderio di soccorso fra confratelli, e intorno intorno l'arte che parla allo spirito ed al cuore, che ammaestra, che consola....

*

Nella recente sua guida storico-artistica della Scuola di San Giovanni, l'Urbani racconta con diligenza le vicende di essa fino a' giorni nostri.

Certo al cadere della Repubblica le sue condizioni economiche erano ancora eccellenti. Ai quadri ed alle pietre di prima altri erano stati aggiunti, ed aumentate le decorazioni, e robustato in varie guise l'edificio, grazie alle rendite annue di più che 60 000 lire di moneta milanese che la Scuola ritraeva dai doni e dai lasciti dei confratelli.

Ma il citato decreto del 1806 di Napoleone che sopprimeva tutte le corporazioni, avocò allo Stato anche i beni della Scuola di San Giovanni, compreso il gentile fabbricato il quale, spogliato de' suoi tesori, divenne deposito erariale. Il famoso e miracoloso reliquiere, collocato in una custodia "ornata di figure e di graziosissimi fogliami di stile ogivale „ passava alla Zecca per esservi distrutto; se non che certo Andrighetti, ultimo guardiano del sodalizio, riescì a riscattarlo; e dopo molte avventure, nel 1871 esso tornò nella chiesa di San Giovanni ove ancora venerasi dai fedeli.

L'edificio invece, offerto all'asta pubblica senza riguardo al suo passato, alle secolari sue tradizioni, al posto importante cui ha diritto nella storia delle arti, fu nel 1856 acquistato dalla società delle Arti edificatorie, benemerita pel mutuo soccorso fra gli artefici, per la modesta somma di 30 118 lire austriache.

Da allora i nuovi padroni, animati da nobile passione e dal rispetto alle glorie antiche, attesero con assidua cura a richiamarlo allo splendore d'un tempo. All'infuori dei quadri più famosi passati nelle Gallerie di Venezia, ogni cosa è ormai tornata a posto. Qualche tela è comunque rimasta dov'è era, e basterà citare quelle del Tintoretto, di Andrea Vicentino, di Palma il giovane, del Peronda; oltre a grande quantità di sculture, di statue, di bassorilievi, iscrizioni di tutti i secoli.

A quando a quando la brava società apre le rinnovate sue sale per onorare Iddio e l'arte insieme, come usavano i confratelli del cinquecento. E il pubblico accorre volentieri; e pensa, e sogna, e respira più libero in mezzo a tanta festa di colori ed a così squisita gentilezza di ornamentazioni.

A. CENTELLI.

NECROLOGIO.

∾ Il marchese *Matteo Ricci*, senatore, m. il 10 a Firenze in età di 69 anni, era un distinto uomo di lettere e fu genero di Massimo D'Azeglio. Nacque in Macerata nel 1827. La sua fama è raccomandata alla bella traduzione, che fece delle *Storie* di Erodoto, agli eruditi comenti che vi pose, e alla traduzione della *Politica* di Aristotele. Fu amatissimo dal Manzoni e da Massimo D'Azeglio, e sposò nel 1852 la marchesa Alessandrina D'Azeglio. Pubblicò in due volumi le Biografie d'illustri suoi amici, Sclopis, Gino Capponi, Carlo Baudi di Vesme; pubblicò i *Ricordi*, le *Lettere scelte* ed altri *Scritti postumi* di Massimo D'Azeglio. Si hanno di lui scritti "Sul Diritto pubblico e privato dell'antica Roma „ e "Sul Diritto razionale „; un "Saggio sugli ordini politici dell'antica Roma paragonato alle libere istituzioni moderne „. Fra i suoi ultimi lavori, dobbiamo citare un ricordo biografico di Ubaldino Peruzzi, un opuscolo su Enrico Heine. Da varii anni, era accademico corrispondente della Crusca, ove lesse l'elogio di Andrea Maffei. Da lungo tempo avea scelto a dimora Firenze ove presiedeva il Circolo Filologico. Fu deputato al Parlamento pel collegio di Tolentino nella VIII legislatura; ma sedette nella Camera per breve tempo e rinunziò al mandato. Da circa sei anni era stato nominato senatore. Una delle sue figliole ha sposato il maestro Coronaro, professore al Conservatorio di Milano.

∾ Il celebre maestro francese *Ambrogio Thomas* m. a Parigi il 12 nella bella età di 85 anni. Nato a Metz il 5 ottobre 1811 da un professore di musica, studiò al Conservatorio di Parigi, poi tre anni in Italia. Nel 1837 esordì all'Opéra Comique con la *Doppia scala* in un atto; ma il primo suo successo brillante fu il *Cid* al Grand'Opéra nel 1849, poi il *Sogno d'una notte d'estate*. La celebrità gli fu data dalla deliziosa *Mignon*, 1866, che è popolare in tutto il mondo. Anche *Amleto* ebbe una ragguardevole diffusione; ma le altre numerose sue opere non uscirono dalla Francia.

PSICOLOGIA COLONIALE.

Due nazioni, civili in questo come in tante altre cose, vanno monopolizzando i rapporti tra la civiltà e i popoli barbari; la Russia, questa risurrezione integrale della antica Roma conquistatrice; l'Inghilterra, questa riproduzione dell'antico Stato romano modificata secondo i caratteri e le influenze della civiltà moderna. L'Inghilterra è più vecchia e quindi più rotta al mestiere e ormai ha una esperienza così lunga d'errori e di successi, che la sua azione è quasi sempre spiegata razionalmente o almeno con sistemi che, senza essere infallibili, riescono quasi sempre al loro scopo. Essa ha capito che per non rovinare totalmente dei popoli barbari, bisogna essere un poco scettici per questa grande cosa che si chiama la civiltà; e non credere che essa sia una veste buona per tutti; quindi con un senso pratico che è riuscita ad acquistare dopo secoli di prove, essa oggi non cerca mai di incivilire i suoi selvaggi troppo rapidamente, e, fin dove la loro barbarie non nuoce a lei e piace ad essi, li lascia perfettamente liberi di godersela. Con quel profondo sentimento della realtà che è loro propria, gl'Inglesi hanno capito che i barbari sono in grado di sapere e valutare più i vantaggi materiali che le finezze morali e intellettuali della civiltà; quindi essi cercano di migliorare le condizioni fisiche della loro esistenza, confidando ragionevolmente che, meglio nutriti, meglio alloggiati, meglio curati, i barbari avranno più agio a meditare sulle altre grandezze più eteree della civiltà. In tutto questo sistema ragionevole, non ci sono che due debolezze, due debolezze antiche e inveterate del popolo: le preoccupazioni pudiche e le religiose. L'inglese è sempre terribilmente disgustato dall'incontro di popoli nudi; e il suo ideale sarebbe di vestire tutti gli ingenui primitivi che non conoscono nemmeno la moda delle foglie di fico. Di più egli vorrebbe farli tutti cristiani; e manda perciò legioni di missionari che consumano tempo e fatica a predicare il Vangelo a gente di spirito così elastico che trova poi modo di accordarlo con il cannibalismo e il culto della vendetta.

La Russia invece è ancora una novizia nell'arte e inoltre si trova a esercitarla in condizioni che rendono il suo cómpito più difficile. L'Inghilterra è un paese di commercianti che si accontenta facilmente, quando in una regione occupata ha potuto mettere tanto ordine quanto basta a far prosperare il commercio. La Russia invece è uno stato militare e teocratico, un'amministrazione immensa e accentrata che è portata a applicare questa sua colossale macchina burocratica ai popoli barbari che vengono sotto la sua dominazione. La colonizzazione è militare e fatta da soldati, i quali, nei rapporti con i barbari, sono spesso troppo poco pazienti e troppo regolamentisti per non commettere, con le migliori intenzioni, gravi errori, applicando un po' alla cieca provvedimenti che riescono a resultati del tutto inaspettati. La Russia si mostra piena delle migliori intenzioni verso i suoi sudditi barbari; cerca realmente di incivilirli, di organizzar la amorfa anarchia in più perfette forme sociali, ma qualche volta per inesperienza si trova esposta a disillusioni che sono utili a meditarsi per i popoli presi dal desiderio di portar lontano la loro civiltà.

Una esperienza curiosa e recente è quella della Russia nel Daghestan. Di tutti i pasti ingoiati dall'orso bianco, il Caucaso è stato uno dei più difficili ad assimilare; non tanto per la sua indomabile fierezza o per una speciale resistenza delle popolazioni ad un giogo amministrativo-militare, quanto perchè quel numero sterminato di popolazioni barbare aveva subìto influenze antiche di popolazioni più civili e si era così formata una cultura bizzarramente composta di qualche creazione originale, di imprestiti fatti a popoli più civili, molto spesso mal capiti, deformati col tempo, non armonizzati tra loro. Leggi, religione, costumi sociali, famiglia, erano stati prima modificati da influenze persiane ai tempi dei Sassanidi, poi dalle influenze greche e romane, miste di spirito semitico, degli ultimi tempi dell'impero; poi dall'islamismo. I popoli erano restati barbari, non ostante o forse a causa di tutte queste scuole diverse che avevano frequentato; ma avevano per dir così complicata e arruffata ancor più la loro barbarie con tutti questi frammenti di civiltà confusamente incastrati nel bizzarro edificio della loro società. In mezzo a simile

confusione d'usi, di sentimenti, di costumi, l'influenza di una nuova civiltà poteva facilmente far perdere alle popolazioni quell'ultimo avanzo di equilibrio morale che i popoli conservavano ancora in mezzo a tante contraddizioni; e questo accadde in realtà.

Nel Daghestan l'influenza musulmana era stata forte assai, specialmente nelle leggi, perchè il diritto civile e penale di quei popoli era regolato dalle prescrizioni islamitiche, che si erano da un secolo e mezzo sostituite ai costumi locali e originali delle popolazioni. Lo spirito musulmano era per la Russia — stato cristiano e teocratico — un nemico; onde i primi governatori del Daghestan — uomini di spada più che di pensiero — pensarono che si poteva facilmente consolidare il potere russo combattendo ad oltranza gl'influssi dell'Islam, specialmente nella loro forma principale di legislazione civile e penale. Si fece dunque una bella legge con cui al codice *Min hadg al Talibin*, compilazione giuridica mussulmana della scuola di Schafai, si toglieva ogni autorità legale; si ordinava che gli antichi costumi originali del paese riprendessero forza di legge, e che le raccolte di codesti costumi, se esistevano, fossero ricercate e ritrovate. Dopo aver frugato per molto tempo tutta la provincia, alla fine si scoprì tra i Tartari del Kaitag un vecchio libro, il Codice di Rousten-Khan, che conteneva gli antichi costumi originali del popolo; e l'Amministrazione russa si accinse a farlo applicare, in luogo dell'odiato diritto mussulmano.

Senonchè una grave disillusione colse i Russi quando videro i primi risultati — ahimè così diversi da quelli aspettati — della incauta opera loro. A mano a mano che le usanze antiche della popolazione riprendevano vita e la legge mussulmana ne perdeva, i costumi delle popolazioni si imbarbarivano e si inferocivano. Le usanze antiche del popolo eran quelle ancora d'una nazione molto barbara, in cui diritto penale e civile erano fondati sulla violenza, in cui il dovere della vendetta di sangue per offese era predicato con una energia e sino ad una latitudine spaventosa, in cui era sotto ogni forma sanzionato il diritto di farsi giustizia da sè, sino all'ultimo, spada alla mano. Lo spirito mussulmano, più pregno di civiltà, aveva mitigato questi costumi, sostituendovene di più savî e ragionevoli, di più miti ed umani; ed ecco che incautamente il nuovo governo, portato per il suo carattere ad una rivalità religiosa e benchè pieno delle migliori intenzioni di incivilire quei popoli, veniva, senza pensarci, a distruggere tutta l'opera benefica dell'islamismo e si trovava costretto, dopo aver disfatto, a dover rifare di nuovo e a riprender l'opera là dove il suo antecessore l'aveva cominciata.

Di casi come questo, e anche più bizzarri, se



Modena. — Inaugurazione del monumento a Nicola Fabrizi (fotografia P. Orlandini e figli di Modena).

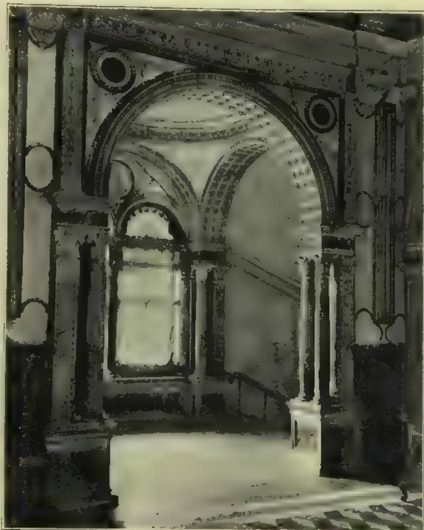
ne potrebbero raccontare a centinaia, e di accaduti non solo alla Russia, ma a tutti i paesi che hanno preso a voler incivilire dei popoli selvaggi o barbari. Siccome adesso anche l'Italia si è messa a voler portare la civiltà in Affrica, sarebbe bene che quelli che si occupano di questioni coloniali e sopratutto quelli che devono agire, studiassero questo fatto attentamente e sapessero poi mettere a profitto gl'infiniti tesori di esperienza accumulati dagli altri popoli per non rifare i loro stessi errori, che talora costano molto, di denaro, di sangue, di fatica. Colonizzare è la cosa più facile del mondo quando si inondano terre occupate da piccole e rade tribù molto selvaggie con il proposito deliberato di distruggerle: basta allora avere buoni fucili, pochi scrupoli, molto coraggio, e in poco tempo il posto è fatto. Ma quando si tratti di venir in rapporto con popoli più numerosi, più sviluppati, che non si può nemmeno sognare di eliminare, che hanno già istituzioni proprie, religioni, usi, costumi, allora il problema diventa di una delicatezza e di una difficoltà straordinaria, e se non si vuol studiare ciò che gli altri popoli hanno già sperimentato in questa materia, è necessario farsi una esperienza propria, una amara esperienza di disillusioni, di rovesci, di inattesi insuccessi.

La difficoltà massima in questi argomenti è di rappresentarsi chiaramente che la psicologia di cotesti popoli è differente dalla nostra; le loro idee, i loro sentimenti sono diversi dai nostri. In generale, entrare nello spirito di un altro uomo, è cosa molto difficile, tanto più se quest'uomo vive in condizioni morali e intellettuali dissimili; e perciò noi tutti siamo disposti a rappresentarci i nostri simili a immagine e somiglianza nostra. Ma questa è una ragione per cui facciamo spesso del male agli altri senza saperlo, e del male a noi senza volerlo; nella politica coloniale poi c'è una ragione per cui si commettono spesso delle ingenuità dolorose. Chi volesse, per esempio, studiare nei suoi dettagli la politica coloniale d'Italia, troverebbe più di una traccia di questa inesperienza della psicologia dell'uomo barbaro: il famoso trattato di Uccialli ne è una prova. I nostri diplomatici, abituati ai costumi europei, secondo i quali i trattati una volta fatti sono rispettati, almeno sino ad un certo punto e per un certo tempo, vennero via dall'Affrica tranquilli, credendo che la firma data avesse lo stesso sacro valore per un re di Etiopia che per un imperatore tedesco. Ma se avessero interrogato su questo punto un buon etnologo, egli avrebbe subito risposto che c'era da dare valore a quella firma non più che ad una vaga promessa verbale, perchè, data la doppiezza, la perfidia e la mancanza di ogni sentimento anche relativo di onore, che sono proprî a tutti gli imperi del tipo barbaro, come quello di Abissinia, la mancanza di parola, ben lungi di essere un reato contro l'onore, è considerata come una bella prova di ingegno, quando naturalmente non porti conseguenze deplorevoli a chi la commette. La morale si riassume tutta, per quegli uomini come per i ladri europei, nel gran precetto di farla franca.

Così un'altra opinione generalmente diffusa ma sbagliata perchè troppo vaga, è che una *buona lezione* possa renderci tranquilli per lungo tempo nei nostri possessi e nei rapporti con i nostri vicini. Una buona lezione potrebbe giovare molto a far rispettare, ma deve essere data in una certa

maniera, di cui pochi sembrano sino ad oggi rendersi conto. Se domani un corpo di spedizione italiano sorprendesse una parte dell'esercito abissino, comandato da qualche *ras*, lo sconfiggesse, lo decimasse, uccidesse o facesse prigionieri i capi, sarebbe una grande illusione credere che il governo abissino abbia ricevuto una lezione di rispetto; avrebbe soltanto ricevuto un'altra lezione di prudenza. La perdita di qualche migliaio di soldati o di qualche illustre guerriero non è sufficiente per intenerire o commuovere il cuore dell' imperatore di Abissinia o dei suoi luogotenenti; essi non farebbero che persuadersi ancora una volta di più che il vero valore e la quintessenza della strategia consistono nel combattere in 7 contro 1; lavorerebbero prudentemente, pazientemente, con quella enorme perseveranza di perfidia che è loro propria, a preparare un altro agguato come quelli di cui siamo già stati vittima; e si vendicherebbero, magari a distanza di anni, con un nuovo macello. L'umiliazione, lo sconforto o la rabbia per una sconfitta non sono così profondi in un popolo come l'Abissino, come in un popolo civile; nè i desideri di rivincita così pronti e così impazienti; una sconfitta è una disgrazia a cui con perseveranza si può rimediare, e il tempo è un tesoro di cui essi fanno gran spreco. Per imporre ad un imperatore di quel tipo bisognerebbe essere stati capaci di detronizzare uno dei suoi predecessori; allora egli, sentendosi direttamente minacciato nella sua potenza e nella sua ricchezza, avrà un rispetto religioso per un popolo che ha mostrato di saper far ben altro che distruggergli qualche reggimento di soldati. Gli Inglesi hanno capito questo molto bene; e nessun Negus si attenterà più di far violenza ad un ambasciatore inglese, dopochè hanno visto per una simile colpa Re Teodoro assediato dall'esercito inglese e costretto ad uccidersi per non cader vivo nelle mani del nemico.

Un altro e forse anche più pericoloso errore in queste materie è di credere in generale che i popoli barbari non imparino nulla e non siano capaci di progredire. Ciò è vero dei popoli assolutamente selvaggi, ma non dei popoli che già hanno, come l'Abissino, una organizzazione sociale e politica; i quali, pur troppo, progrediscono e specialmente, per non dire solamente, nelle cose che si riferiscono alla guerra. L'Abissinia di oggi è certo più forte, meglio armata, meglio organizzata, più pratica di strategia che non fosse sotto re Teodoro; e ogni anno progredirà anche essa, perchè, per quanto barbari, quei popoli sono ben capaci di capire ciò che torna loro immediatamente utile. Molti credono che questi progressi siano dovuti agli insegnamenti maligni dei nostri nemici, che si sono fatti volenterosamente i maestri di tattica e guerra degli Abissini; ma anche astraendo da questo fatto che in ogni caso ha solo una importanza secondaria, è certo che i migliori maestri siamo stati ancora noi. Questa è una delle disgrazie di



Pianerottolo del piano superiore nella Scuola Grande di San Giovanni.



Venezia. — La Scuola Grande di San Giovanni Evangelista (fotografie Naya).



tutti i ravvicinamenti tra popoli civili e popoli barbari, che è difficile evitare, ma che è pericoloso non tener sempre presente. Il contatto diretto con un popolo che ha portato ai loro confini una organizzazione militare infinitamente superiore alla loro, gli aumentati rapporti di pace o di guerra, i viaggi dei loro principi e dei loro ambasciatori nel nostro paese, devono avere allargato singolarmente le idee degli Abissini in materia di arte guerresca; tanto più che il pericolo di una rivalità li premeva a diminuire quanto più fosse possibile la distanza tra loro e i nemici. Insomma non bisogna mai credere che nelle dure e varie vicende della colonizzazione militare in paesi barbari impari solo il popolo colonizzatore; impara anche il popolo contro cui la colonizzazione si fa; impara a difendersi meglio, impiegando, per quanto gli è possibile, quelle stesse armi che sono usate contro di lui.

Di qui la conclusione che, a essere buoni colonizzatori, non bisogna mai, e lo hanno capito gli Inglesi, abbandonarsi troppo a quella superbia così naturale all' uomo civile in faccia al barbaro nè confidare troppo nella propria superiorità intellettuale; perchè questa molte volte in quelle guerre poco giova ai civili, mentre giova molto ai barbari l' insegnamento che essi traggono dai loro nemici e maestri. Di qui la regola così largamente praticata dagli Inglesi, di ferire il nemico nel punto più debole, che è la fiacchezza del suo senso morale, la sua facilità a lasciarsi corrompere. In tutti i casi in cui non si deve combattere il fanatismo religioso, come sarebbe il caso dei Dervisci, ma la ambizione di regno politico, come sarebbe il caso degli Abissini, la mitraglia d' oro è molto più fulminante che la mitraglia di ferro perchè l'oro seduce le anime barbare e il ferro non le spaventa. Non è la paura della morte, la intolleranza dei più duri servizii militari, la mancanza di pazienza, di astuzia, di sangue freddo, di capacità a preparare di lunga mano disegni complessi e laboriosi che possono trarre a rovina un impero come quello dell'Abissinia; ma piuttosto la sua mancanza di coesione morale, le rivalità dei capi subordinati, così simili a quelli dei grandi feudatari del medio evo, l' avidità loro di denaro, la mancanza di ogni sentimento anche relativo di onore. Un popolo civile non può riescire ad atterrire un popolo barbaro che con uno sforzo sovrumano d' energia e di crudeltà; ma può disgregarlo o infiacchirlo infiltrando nelle sue vene il veleno della corruzione e della discordia.

La conclusione di tutto ciò qual'è? Che quando si ha un nemico, la prima regola tattica è di conoscerlo; e non lo si conosce sapendo soltanto il numero dei suoi uomini e dei suoi fucili, ma anche tutte le sue forze e tutte le sue debolezze intellettuali e morali.

GUGLIELMO FERRERO.

IL CARNEVALE,

non è quest'anno in Italia giocondo come gli altri anni. Le preoccupazioni d'Africa mettono, naturalmente, i sordini all'allegria. Nei pubblici balli, nei veglioni, si pensa ai feriti, ai malati d'Africa, e si raccoglie l'obolo per la Croce Rossa. A Milano abbiamo avuto un veglione orientale bandito dall'Associazione lombarda dei giornalisti, con grande successo di fez, di *stelle filanti*.... e cadute, e di cassetta: un 4000 lire nette d' introito. A Venezia, altra città un giorno classica pei carnevali, e dove l'on. Cavallotti andò a ripetere i suoi tuoni contro l'on. Crispi, ogni gioia va a finire nel circolo mandolinistico "Il Dente „. A Roma, S. M sospese il ballo a Corte. Vi è stato qualche veglione, ma senza brio eccessivo. Al Costanzi, veglione dei commessi di commercio, che fecero distribuire nientemeno che biglietti di Banca.... da 2 e 5 lire, e veglione ciclistico; e stasera vi deve aver luogo il veglione della Stampa. All'Eldorado, fiera-concorso di vini, ecc.

In occasione del carnevale, diamo un quadro carnevalesco: *Lezione di ballo*, di Edoardo Leone Garrido, uno dei pittori stranieri noti e apprezzati nella gran fucina delle rinomanze mondiali: Parigi. Siamo in un ricco palazzo del Settecento; in quel secolo in cui i rigonfi, gli svolazzi, i pennacchi signoreggiavano, coprendo colle loro pompose magnificenze una vita futile e vacua. Il ballo, con tutte le sue discipline complicate, con tutti i suoi inchini profondi, era una delle cose più gravi di quel tempo leggero. E il Garrido ci fa assistere alla lezione di ballo data a una formosa damigella da un giovane maestro tutto premure, mentre un'ancella accompagna i passi colla chitarra. E son passi incerti ancora, e vacillanti. La bella scolara è appena esordiente, non sa reggersi ancor bene; ma è così graziosa anche in queste incertezze per lei penose! Sembra una farfalla che palpita in un fiore....



La barca colla macchina in azione per la posa della mantellata.

LA DIFESA DELLE SPONDE DEI FIUMI.

È un' invenzione od applicazione che si deve a un italiano, il signor Giovanni Villa; consiste in uno speciale sistema per difendere le sponde de' fiumi dal logorio delle acque e dalle inondazioni. Fu già sperimentata in Francia ed applicata con felice successo.

Ecco infatti quel che ci scrivono da Parigi:

La difesa delle sponde dei fiumi e dei torrenti è un problema, intorno al quale lavorarono da secoli tanti ingegneri ed idraulici senza ottenere una soluzione soddisfacente. I grandi muraglioni, le colossali palizzate, i gabbioni, le sassaie e scogliere, enormemente costosi, non diedero buoni risultati: tutti sono sempre soggetti a essere rovinati dalla corrente, od anche interamente travolti dalle grandi piene.

Occorreva trovare un sistema unico, che presenti coll' economia la sicurezza vera ed assoluta, sia contro la corrosione della corrente che dei gorghi, e che resista all'abbassarsi del letto del fiume; che sia quindi applicabile con precisione anche sott'acqua sino al letto, e che si possa pure eseguire durante le piene e nei casi di minacciato, urgente pericolo.

Questo arduo problema oggi è risolto dalla macchina speciale del signor Giovanni Villa. Con essa si può eseguire il pavimento sul letto del fiume e si può rivestirne anche le sponde fosse pure in tempo di piena

Il ministero francese dei lavori pubblici, dietro il parere dell' *École nationale des ponts et chaussées*, chiamò l'inventore e gli fece eseguire un grande lavoro di rivestimento a Bougival sulla Senna col suo nuovo sistema. Il lavoro è molto bene riescito, ed è presumibile che il Governo francese lo adotterà per tutti i fiumi.

Questo nuovo sistema consiste in una mantellata di mattoni di terra cotta, collegati fra loro da fili di ferro zincato passante nei mattoni per mezzo di due fori in essi praticati.

Il lavoro viene eseguito stando sopra una barca con



Fot. Manfredi e Quintal. Collegamento coi fili dei mattoni preparati per la mantellata.



Tratto di sponda protetta dalla mantellata.

una macchina che lascia calare sul fondo del fiume i mattoni infilati nel fili, a ordini di due e più metri per volta. Mano mano che gli ordini di mattoni si allineano sul letto la barca si avvicina gradatamente alla sponda, continuando il lavoro fino a che si è rivestita tutta la scarpa dell'argine che si vuol difendere. A lavoro finito i fili vengono solidamente trattenuti sull' argine, mediante mattoni interrati a qualche metro di profondità.

È evidente che avendo rivestita così l'argine come con una stuoia, l'acqua non può intaccarlo; ed anche l'abbassarsi del letto in tempo di piena non può portare alcun danno perchè pel suo peso stesso la mantellata che trovasi sul fondo si abbassa formando scarpa senza smuovere la partita superiore, la quale è sempre fortemente tenuta dall'argine stesso.

Molti ingegneri esteri sono venuti qui a vedere questo lavoro ed è unanime il giudizio favorevole e il desiderio di vederlo presto adottato in tutti i paesi. Così col novello secolo avremo la sicurezza di non temere più le calamità delle inondazioni per le rotture degli argini, che recano seco tante sciagure.

Il nostro corrispondente tecnico di Parigi ci manda alcune fotografie, eseguite dai signori Manfredi e Quintal, degli esperimenti; e da essi sono tolti i nostri disegni.

Il signor Giovanni Villa è di Milano. È un capomastro che, come si vede, si è posto al livello degl'ingegneri idraulici. Anche in Italia furono fatti esperimenti del suo sistema di difesa; e prima di tutto a Crespino sul Po e a Sant'Angelo Lodigiano sul Lambro grande. S. M. il Re volle ricevere il Villa, e gli disse come anche il ministero dei lavori pubblici si interesserebbe del suo sistema. E infatti fu provato sul Po in difesa di una golena e a Santa Maria di fronte a Pontelagoscuro; sul Tevere, vicino a Roma, per agevolarne lo studio ai cultori dell'idraulica fluviale che risiedono nella capitale del regno.

Giovanni Villa.

IN AFRICA.

Il colonnello Pittaluga e la sua missione. — Occuperemo l'Aussa? Conquisteremo l'Harrar?... Nella sera del 6 s'imbarcavano da Napoli sul *Singapore* il colonnello Pittaluga, il 21.° battaglione fanteria d'Africa comandato dal maggiore Bandini, una batteria da montagna comandata dal capitano Franzini, una compagnia del genio comandata dal capitano Montanari, ambulanze della Croce Rossa, quadrupedi, munizioni, provviste. Il loro punto di sbarco: Assab. Il comando dato ad alta voce è presidiare Assab, dove ora abbiamo appena una stazione di carabinieri; ma sembra che si tratti di ben altro: si ripete infatti, anche a chi non vuol sentirlo, che l'avvenire della nostra politica coloniale è nell'Aussa e sulle coste vicine: là sono paesi ricchi, molto diversi dall'altipiano abissino; là è la chiave per vincere l'Abissinia conquistando l'Harrar! La missione del colonnello Pittaluga si risolve in una spedizione: è il principio d'un nuovo periodo della nostra politica italiana, nella quale la fantasia va sempre più predominando sulla ragione.

Già sulla fine dello scorso agosto si parlò di mandare il colonnello Pittaluga in Africa: allora si voleva affidargli colà lo studio di luoghi e di questioni che mal si apprezzano da lontano. Egli dovea unirsi al Baratieri; ma allora se ne fece nulla.

Il colonnello Giovanni Pittaluga è un piemontese d'Alessandria, nato nel 1840. È una tempra d'uomo eccezionale; è figlio delle sue opere. Deve solo a sè stesso la cultura, il grado che possiede, la stima di quanti lo conoscono. Fu dei Mille che s'imbarcarono a Quarto con Garibaldi; e tra quelli più animosi e impazienti di menar le mani che sbarcarono a Talamone per operare sul territorio pontificio. Raggiunse poi la spedizione in Sicilia e con essa continuò la campagna, dopo la quale venne ammesso al corso dei sottotenenti garibaldini in Ivrea e con essi entrò nell' esercito regolare il 1.° giugno 1861. Tre anni dopo compie il corso di Stato Maggiore, e viene ammesso in questo corpo, percorrendovi tutta la sua carriera, con l'intervallo soltanto di qualche anno, in cui comanda, col grado di maggiore, un battaglione di fanteria, e, colonnello amatissimo, comanda con molta lode il 27.° reggimento fanteria. Nell'aprile dell'anno scorso fu richiamato allo Stato Maggiore con destinazione al comando del Corpo: quivi gli venne affidata la direzione dello scacchiere meridionale, che, fra gli altri suoi cómpiti, ha anche quello degli studi de' possedimenti extra-europei nostri e stranieri. Ed è questo direttore dello scacchiere meridionale che si voleva inviare cinque mesi fa nell'Eritrea, probabilmente colla stessa missione per la quale è ora inviato con forze non indifferenti ad Assab.... o all'Aussa.

Daremo in un prossimo numero il ritratto del colonnello Pittaluga: diamo in questo la partenza del *Singapore*.

Halai. — È il forte che il Toselli espugnò nell'Oculè Cusai, quando avvenne la rivolta di quella buona lana di Bat-Agos. Ora è fortemente presidiato per controbattere una possibile marcia del Negus verso l'Oculè ed il centro della Colonia. Halai è un villaggio le cui capanne occupano due cocuzzoli d'una lunga catena di colline. Sul più occidentale di questi, è situato il villaggio indigeno colla chiesa cattolica, costrutta di recente; sull'altro, trovasi il campo militare colle abitazioni degli ufficiali, una stazione telegrafica, una cantina, ecc., ivi sono altresì erette le capanne d'una compagnia indigena. Presso un burrone scorre una sorgente d' incomparabile purezza. La costituzione montana dei dintorni d'Halai è oltremodo pittoresca e nello stesso tempo selvaggia. Ripidi, scoscesi sono i monti, ricoperti d'olivi contorti, frammisti a bassi cespugli di pini: il tutto è ricoperto da un fitto velo di muschio. Il viaggiatore si crede trasportato per incanto nelle regioni alpestri d'Europa. Piante europee vegetano sui margini dei campi. Tale è Halai.

STITICHEZZA, EMICRANIE, MALESSERE, PESANTEZZA GASTRICA, CONGESTIONI

curate o prevenute

VERI GRANI DI SANITÀ DEL D.R FRANCK

VERI GRANI DI SANITÀ DEL D.R FRANCK

VÉRITABLES GRAINS de Santé du docteur FRANCK

VERI GRANI di Sanità del Dottore FRANCK — OGNI GRANO CONTIENE ALOE GOMMA GOTTA

PURGATIVI e ANTISETTICI

Si chiegga L' ETICHETTA UNITA IN 4 COLORI

PARIGI, FARM. LEROY, E IN TUTTE LE FARMACIE

QUARTO MIGLIAIO

Racconti di Natale

DI

CORDELIA

Un volume in-8 di 250 pagine illustrato da Dalbono, Macchiati e Colantoni

LIRE QUATTRO.

Dirigere commissioni e vaglia ai Fratelli Treves, editori, in Milano, via Palermo, 2.

OPERE

DI

Edm. De Amicis

EDIZIONI IN-16.

La vita militare. 28.ª impressione della nuova edizione del 1880, riveduta con l'aggiunta di due bozzetti . . . . L. 4 —
Novelle. 11.ª impress. della nuova edizione del 1888. . . . . 4 —
Marocco. 13.ª edizione . . 5 —
Olanda. 14.ª edizione riveduta dall'autore . . . . 4 —
Costantinopoli. 25.ª edizione. Due volumi 6 50
Ricordi di Londra. 22.ª edizione con 22 disegni. 1 50
Ricordi di Parigi. 7.ª ediz. 3 50
Ritratti letterari. 3.ª ediz. 4 —
Poesie. 8.ª edizione . . . . 4 —
Cuore. Libro per i ragazzi. **186.ª** edizione . . . . 2 —
Alle Porte d'Italia. Nuova edizione completamente rifusa ed ampliata dall'autore. 6.ª impr. 3 50
Gli Amici. 13.ª edizione . . 2 —
Sull'Oceano. 20.ª edizione . 5 —
Il romanzo d'un maestro. Edizione economica. 18.ª ed. . 2 —
— Edizione di lusso. 11.ª ed. 5 —
Il Vino. Nuova edizione in-16, illustrata da A. Ferraguti, Ettore Ximenes ed E. Nardi. 2.ª impr. 2 50
Fra Scuola e Casa. 6.ª ed. 4 —
La Maestrina degli Operai, racconto. 2.ª edizione . . . 3 —
Ai Ragazzi, discorsi. 6.ª ed. 1 —
— Edizione di lusso stampata in carta a mano uso antico e tirata a soli 500 esemplari, legata in tela e oro . . . . 5 —
La lettera anonima, conferenza illustrata da Mainardo Pagani ed E. Ximenes. 2 50

EDIZIONI ILLUSTRATE IN-8.

Alle Porte d'Italia. Con 172 disegni di G. Amato . . . . 10 —
La vita militare. Con disegni di Matania, Paolocci, Ximenes, Amato e Colantoni. 3.ª edizione, con nuove incisioni aggiunte. . 10 —
Gli Amici. 17.ª edizione ridotta dall'autore e illustrata da Amato, Ximenes, Pennasilico, Paolocci, Colantoni . . . . 4 —
Sull' Oceano. Con 191 disegni di A. Ferraguti . . . . 10 —
Marocco. Con 171 disegni di S. Ussi e C. Biseo. 2.ª edizione . . 10 —
Costantinopoli. Con 202 disegni di C. Biseo . . . . 10 —
Olanda. Con 41 disegni . . 10 —
Cuore. Con 200 disegni di Ferraguti, Nardi, Sartorio . . . 10 —
Novelle. Con 100 disegni di A. Ferraguti. . . . . 10 —
Il Vino. Illustrato da A. Ferraguti, Ett. Ximenes ed E. Nardi. 6 —

Dir. vaglia ai Fr. Treves, Milano.

Sono usciti i primi CINQUE numeri

LA GUERRA

ITALO-ABISSINA

ILLUSTRATA

Lo svolgersi delle operazioni militari in Africa è seguito con sempre maggior interesse dalla nazione e dal mondo. La mente e il cuore di tutti gli Italiani sono rivolti ai nostri battaglioni, ai nostri bravi ufficiali che anelano vendicare i prodi caduti di Amba Alagi. Un intero corpo d' esercito è ora riunito nell' Eritrea, esso farà valere in quelle regioni tutto il prestigio delle nostre armi.

I dispacci, le notizie, le descrizioni e le corrispondenze creano nella mente del lettore innumeri visioni sempre complesse e non sempre esatte. Il documento grafico, le incisioni dai disegni e dalle fotografie, rendono l'immagine vera di uomini e cose, completando le lacune dell'immaginazione o frenandone i voli fantasiosi.

Un giornale illustrato della Guerra, porgerà dunque alla curiosità legittima del pubblico il documento reale, tolto dalla viva fonte del vero, che non l'inganni o l'illuda: — e non può a meno di riuscir popolarissimo.

Grazie al materiale grafico che ci perviene con abbondanza e prontezza da abilissimi corrispondenti, la nostra pubblicazione illustrata comprenderà le più belle incisioni di palpitante attualità africana.

CENTESIMI **15** IL NUMERO

Ogni settimana escono due numeri di otto pagine in formato grande.

Associazione a 20 numeri: LIRE TRE.

PREMIO AGLI ABBONATI: **Carta del teatro della Guerra Italo-Abissina**, che abbraccia tutta l'Abissinia settentrionale, dai Mensa al Lasta cioè dalla conca di Keren e quindi da Massaua al lago Ascianghi e alla valle del Tacazzè. Questa carta è a cinque colori, assolutamente esatta nelle orientazioni e chiara nella lettura (formato centim. 47×75).

DIRIGERE COMMISSIONI E VAGLIA AI FRATELLI TREVES, EDITORI, IN MILANO.

VERI FRANCOBOLLI

HALFPENNY

60 Spagna L. 1,90. - 30 Austral. 1,60. - 25 Serbia 2,15. 25 Grecia 1,60. - 20 Giappone 1,25. - 12 Uruguay 1,60 - 1,000 varii 25,00. Tutti diversi, porto non compreso. - Prezzo corrente di 1735 serie gratis. **W. Künast, Berlino W. 64.** Fondato nel 1866. Unter den Linden, 15. (1

CORDELIA

Piccoli Eroi

Libro per i ragazzi

31.ª EDIZIONE

Un vol. di 200 pag.: **LIRE DUE**

Edizione in-8 grande con 36 incisioni di Arnaldo Ferraguti **LIRE QUATTRO**

Dir. vaglia ai Fr. Treves, Milano

La Montanara

romanzo di A. G. BARRILI 3.ª edizione

Due vol. di compl. 632 pag.: **L. 2.**

Dir. vaglia ai Fr. Treves, editori.

NUOVO VOLUME DEL

TEATRO ITALIANO CONTEMPORANEO

SERENISSIMA

Commedia in due atti

DI

Giacinto Gallina

È il capolavoro di Gallina. Popolarissimo in teatro, si desiderava da lungo tempo di vederne la stampa. L'effetto della lettura sarà piacevole quanto l'effetto della rappresentazione.

UNA LIRA.

Dir. vaglia ai Fr. Treves, Milano.

È USCITO

CRONACHE CRIMINALI ITALIANE

DI

GUGLIELMO FERRERO e SCIPIO SIGHELE

I BRIGANTI.

Ultime gesta della Banda Maurina. - Autobiografia di Giovanni Botindari. - Il brigantaggio in Sardegna.

I DELINQUENTI POLITICI.

Una società segreta nel 1894. | Alle porte del domicilio coatto.

I DELINQUENTI COMUNI.

I funerali d'un "guappo.„ - Il delitto di un mistico. - Averardo Bracciotti. - L'assassinio di Giuseppe Bandi. - Gennaro Volpe. - Il mistero di Vico Equense.

Un volume in-16 di 380 pagine, con 12 ritratti

LIRE QUATTRO.

Dirigere commissioni e vaglia ai Fratelli Treves, editori, in Milano.

Sesto Migliaio

Trionfo della Morte

Romanzo di

GABRIELE D'ANNUNZIO

Un volume in-16 di 500 pagine

LIRE CINQUE.

Dir. vaglia ai Fratelli Treves, editori.

FERRO LERAS

L'unico ferruginoso che racchiuda nella propria composizione gli elementi delle ossa e del sangue; molto efficace contro l'**anemia**, la **povertà di sangue**, il **mal di stomaco**, il **pallore**, l'**irregolarità dei flussi mensili.**

Sciroppo: **L. 2,70.** — Soluzione: **L. 2,25.**

8, rue Vivienne, PARIGI, e presso tutte le farmacie.

Le Vergini delle Rocce

DI

GABRIELE D'ANNUNZIO

QUARTA EDIZIONE. — *Un volume in-16 di 470 pagine.* — **Lire Cinque.**

DIRIGERE COMMISSIONI E VAGLIA AI FRATELLI TREVES, EDITORI, IN MILANO, VIA PALERMO, 2

Stampato con inchiostri della Casa **CH. LORILLEUX & C.,** di Milano.

LA SETTIMANA.

Nella campagna d'Africa continuano incertezze; nella nazione l'aspettativa una qualche azione risolutiva dopo la le si possano onorevolmente accettare proposte di quella pace che sembra to desiderata dal Negus ed anche più suoi Ras. L'esercito scioano, che i no- ufficiali stati in ostaggio al campo ne- ragguagliano forte di 80,000 fucili, di fronte al nostro che dal 1.° febbraio ggi si è lentamente avanzato in un eno montuoso e difficilissimo. Mossosi .° per il passo d'Alequà, le truppe no- occuparono le posizioni di Mai Ga- à verso Entisciò coprendo le comuni- oni fra il Farras Mai e lo Scimenzana. il nemico occupava una forte posi- e nelle vicinanze del nostro campo. l giorno il battaglione alpino ed un aglione indigeni fecero una ricogni- guidata dallo stesso Baratieri nella a di Entisciò. Il nemico si ritirò dalle zioni da lui occupate che furono occu- a sua volta dal capitano Barbanti con ande indigene. Il 7 il nemico si era mpato dietro un dorsale di alture, aspre cciose dalla parte nostra, a dolce de- o verso Adua. La tenda del Negus era tta. Lo stesso giorno le nostre truppe vanzarono a due ore da Adua sperando nvitare gli Scioani all'attacco, ma que- si ritirarono la stessa sera. Il giorno intiero corpo nostro occupò le alture ostanti al passo di Zala, già tenute dal ico che ha continuato a tenersi in at- dine difensiva. Mancano posteriori no- di movimenti di truppe. Dalle due i movimenti si fanno con la più de prudenza. Non si sa precisamente, non pare probabile che il Negus abbia zzato il suo desiderio di andare fino Axum per farsi incoronare e per poi avviarsi nuovamente verso lo Scioa, a dare battaglia, per la strada di dar e del lago Idana.

tanto il generale Baratieri ha chiesto si rinforzi d'uomini e di quadrupedi, rgendosi ora che il nemico di fronte è forte e numeroso. Nel consiglio dei stri deve esserci stato forte dissenso r questa domanda e per le espansioni Aussa o all'Harrar vagheggiate da Cri- A queste fantasie pare che il primo stro abbia dovuto rinunziare; ma il siglio ha capito che la domanda pres- e di chi ha in Africa la responsabi- militare, non poteva essere respinta. dunque deciso mandare in Africa al- 10 000 uomini compresi i cinque aglioni di fanteria già pronti — dal al 25° — ed il 4° bersaglieri, e le ne- sarie truppe d'artiglieria del genio, ecc. colonnello Pittaluga che, col 21° bat- lione imbarcato sul *Singapore*, doveva are all'Aussa a difendere quel sulta- o dalle incursioni scioane... o alla con- sta dell'Harrar, troverà a Massaua l'or- e di sbarcare per avviarsi all'Asmara r proteggere le retrovie del nostro eser- o contro eventuali scorrerie dei cavalieri lla.

Tutte queste voci di ingrossare della dizione e di immaginarne dell'altre, ha sciuto l'agitazione del paese; e il mal- tento cominciava a prendere proporzioni rmanti. Riusciva sopratutto incompren- le che il Governo stesso non sentisse necessità di riaprire la Camera, per non r tutta sulle sue spalle un enorme re- nsabilità. Crispi però vi era assoluta- nte contrario; ma nel ministero l'oppo- one latente da molto tempo, si fece pa- . Ieri, 12, scoppiò il fulmine con la nissione di Saracco, alla quale sa- bero di certo seguite quelle di Sonnino Boselli. In lettera motivata al Re, e al Presidente del Consiglio, l'on. Saracco deve avere manifestato la gravità del momento e la incostituzionalità di prendere misure sempre più gravi senza la collaborazione del Parlamento. In seguito a ciò, ieri stesso il Consiglio dei ministri, senza Saracco, ma consigliato anche dalla Corona, deliberò la convocazione del Parlamento. E ieri sera uscì il decreto reale che convoca la Camera per il 5 marzo. Dopo ciò, si crede che l'on. Saracco rientrerà nel ministero; ma è certo che si dovrà adottare una politica più prudente e più modesta.

Un altro fatto della settimana fu l'espulsione dall'Eritrea, del corrispondente del *Corriere della Sera*, Adolfo Rossi, di cui tutti ammiravano le lettere interessanti non meno che patriottiche. Nella colonia s'è pure impiantato un ufficio per aprire le lettere private, con l'avviso che si punirebbero ufficiali e soldati che mandassero alla famiglia notizie od osservazioni che non piacciano ai superiori.

—

Il ministro della guerra per sopperire ai vuoti lasciati dalle spedizioni di soldati in Africa, ha chiamato sotto le armi il residuo della classe 1875 rimasto in congedo illimitato. Sono circa 30 000 uomini che saranno incorporati nelle varie unità col 14 corrente.

La leva del 1876 sarà chiamata col 2 marzo: la estrazione a sorte si farà il 1.° aprile e le operazioni cominceranno il 15 maggio per terminare in settembre.

Dopo la riunione dell'estrema sinistra ne tennero un'altra i sei deputati socialisti per protestare contro la non avvenuta convocazione del parlamento. Una riunione di deputati radicali si tenne pure a Dolo (Padova) il 9, inaugurandosi in quel paese una lapide a G. Rizzo, ucciso nel 1867 a casa Ajani a Roma. Il deputato Cavallotti ripetè che i deputati dell'estrema, se il parlamento non sarà subito riconvocato, sapranno anche fuori della Camera il loro dovere. Altre riunioni si preparavano dal partito moderato e dalle associazioni costituzionali; ma il decreto di convocazione, uscito iersera, viene in tempo ad arrestare un'agitazione legale che poteva diventare pericolosa.

—

A Sala Biellese avvenne una sommossa a causa di gravi imposte comunali e di partiti locali. Per difendere il Municipio dall'invasione di una folla inferocita, i carabinieri dovettero far uso delle armi e quattro persone rimasero uccise. Anche a Centola (Salerno) vi fu tumulto per le stesse ragioni e la popolazione decretò decaduto il Consiglio comunale.

L'ex-delegato Santoro, notissimo per le sue pretese rivelazioni edite dal Cavallotti e per essere stato direttore della colonia di Coatti, fu condannato in contumacia dal tribunale di Grosseto a 13 anni e 9 mesi di reclusione.

Il principe Enrico e la principessa Irene di Prussia hanno passato qualche giorno a Roma ed è stato dato in loro onore un pranzo al Quirinale. Il principe Enrico espresse la convinzione che la campagna del generale Baratieri contro gli Scioani avrà un felice esito definitivo.

L'Hammerstein, direttore della *Kreuz Zeitung*, fuggito per falso e truffa ed arrestato in Grecia, dalle carceri di Brindisi dove si trovava in attesa del decreto di estradizione fu consegnato alle autorità tedesche ed è giunto l'11 a Berlino.

—

Il ministro Berthelot, interrogato dalla Commissione, ha dimostrato che i trattati internazionali non permettono d'imporre quella tassa sugli stranieri con la quale si voleva garbatamente *sfrattare dalla Francia quanti* più operai italiani fosse possibile, senza ripetere lo scandalo di Aigues Mortes. Non è colpa del Berthelot se i trattati gli legano le mani. Egli però ha escogitato qualche cosa di equivalente. Il governo, secondo lui, dovrà facilitare la naturalizzazione francese degli stranieri residenti in Francia. Dalla facilitazione all'obbligo il passo potrebbe esser breve: così i nostri operai italiani, tanto ricercati anche in Francia, si troveranno nella crudele alternativa di, o rinunziare ad un lavoro loro offerto che forse non troverebbero in patria, od altrimenti rinunziare alla nazionalità italiana.

Il ministero Bourgeois trova molti ostacoli contro la proposta imposta sulla rendita, combattuta dai deputati repubblicani moderati e dai radicali che non ne sono soddisfatti. Nelle questioni di carattere sociale il ministero neppure si trova in una posizione molto comoda; perchè mentre il radicale Mesureur ministro dell'industria e commercio, per contentare i suoi amici, ha presentato un progetto che stabilisce per così dire la intangibilità dei sindacati operai, il Senato ha approvato a grande maggioranza la proposta di Travieux, ex ministro della giustizia, con la quale, modificando la legge del 1884, si contesta il diritto allo sciopero agli impiegati dello Stato ed a quelli delle Società ferroviarie. Naturalmente il Senato che ha approvato questa proposta non approverà il progetto Mesureur ed un conflitto fra le due Camere sembra inevitabile. Quella dei deputati si occupa intanto della relazione della commissione incaricata di esaminare la proposta di mettere in stato d'accusa l'ex ministro Raynal per aver proposte e fatte approvare le convenzioni ferroviarie. La commissione ha concluso respingendo la proposta: ma l'estrema sinistra ha fatto addirittura un processo contro Raynal, che si è difeso valorosamente. Il governo si è mantenuto finora in una fredda neutralità: ma non vi sarebbe da meravigliarsi che sagrificasse il Raynal alla speranza di assicurarsi l'appoggio della estrema sinistra.

Il Cavaignac prepara intanto molti progetti per il riordinamento dell'esercito. Fra gli altri vi è quello per la formazione di un esercito coloniale che si formerebbe sopprimendo e trasformando l'attuale corpo d'esercito d'Algeria e con tutte le truppe che attendono ora a servizi coloniali. Il Cavaignac avrebbe voluto presentare anche il progetto di raddoppiare addirittura il corpo di esercito che guarda la nostra frontiera occidentale, ma la proposta non ha incontrato l'approvazione degli altri colleghi, probabilmente per ragioni di bilancio.

Il presidente Faure è sulle mosse per l'annunziata visita a Nizza e già sono stati fatti i necessari passi perchè il presidente possa incontrarsi collo czarevitch Giorgio, e con la imperatrice d'Austria Ungheria a Cap-Martin.

—

Non è ancor giunto il testo esatto del discorso del trono letto all'apertura del parlamento inglese dal Lord presidente, del consiglio privato, poichè da anni la regina Vittoria non inaugura personalmente le sessioni, nè in ogni modo avrebbe inaugurato questa essendo in grave lutto per il genero, la cui salma giunse l'altro giorno e fu tumulata a Cowes.

Nel discorso del trono si dichiara che la politica estera dell'Inghilterra non ha subito alcun radicale cambiamento: si accenna alla questione del Transvaal senza dire quali siano le intenzioni del governo inglese a tale riguardo: si annunzia come probabile un amichevole accordo con gli Stati Uniti del Nord-America riguardo alla frontiera Anglo Venezuelana, e una prossima e reale concessione di riforme per l'Armenia. Non si fa alcuna allusione all'attrito nato con la Germania per il Transvaal e tutto il discorso è ispirato ad una serena moderazione che denota chiaramente la forza e la sicurezza della nazione che parla nel nome della sua Sovrana.

Il parlamento inglese si riapre sotto buoni auspici per il ministero conservatore: la situazione della politica inglese all'estero è grandemente migliorata nelle ultime due o tre settimane, e all'interno gli stessi irlandesi sono talmente persuasi di non poter riuscire nel loro scopo dell'autonomia che il partito irlandese alla Camera non trova un capo, invece del Mac Carty dimissionario.

Il colonnello Scott è in viaggio di ritorno dal paese degli ascianti da lui vinti senza colpo ferire. Sir Cecil Rhodes, detto il Napoleone dell'Africa del Sud, presidente del consiglio della colonia del Capo, dimessosi dopo la ribellione di Jameson, è stato a Londra ed è nuovamente in viaggio per l'Africa dove consacrerà la sua attività al prolungamento della ferrovia di Beyra e allo sviluppo della città di Rodesia da lui fondata, per ritornare in Inghilterra nel mese di giugno quando sarà discusso il processo di Jameson.

—

A Lisbona, in conseguenza dell'attentato commesso contro il Re, ne fu commesso un secondo a danno di un medico che, esaminato il colpevole, lo aveva dichiarato ammalato di mente. Dopo questo secondo attentato sono stati fatti molti arresti di anarchici ed il governo ha presentato al parlamento un progetto di legge eccezionale contro la setta.

Discutendosi il bilancio degli esteri il ministero fu interrogato sulle relazioni italo portoghesi. Il ministro si scusò dal rispondere in argomento tanto delicato. Assicurò bensì che il visconte Carvalho di Vasconcellos non sarebbe tolto dal suo posto di Roma, ciò che significa che egli rimarrà per qualche tempo ancora in congedo e poi verrà a Roma a riprendere il posto.

—

Il ministro Marschall intervenuto ad una seduta della commissione del bilancio, ha dichiarato che il governo non chiederà per questa sessione alcun credito supplementare per la marina. Però dimostrò la necessità di aumentare il numero degli incrociatori senza che sia avvenuto o si mediti alcun cambiamento nella politica estera. L'aumento della flotta è necessario per proteggere le colonie, il commercio, i tedeschi che vivono all'estero e l'esportazione notevolmente aumentata. Ha dichiarato inoltre che la questione recente del Transvaal non ha per nulla influito sulla necessità di questo aumento, per il quale il governo presenterà un progetto al Reichstag nella ventura sessione.

Non si parla ancora di prossima partenza dell'Imperatore da Berlino, dove egli è tutto occupato presentemente dei preparativi della esposizione industriale internazionale, che si aprirà nel maggio. L'Imperatore d'Austria Ungheria partirà da Vienna il 18 per Capo S. Martin: per il 15 è convocato il Reichsrath austriaco essendo ormai chiuse le sessioni di tutte le diete. Per il rinnovamento del compromesso austro-ungarico, dopo le conferenze tenute a Vienna fra i ministri dei due stati, se ne tengono adesso a Budapest dove si sono recati due ministri austriaci.

—

Non soltanto il principe ereditario di Bulgaria sarà convertito, senza ch'egli ne sappia nulla, alla religione ortodossa, ma la Bulgaria tornerà ad essere umilissima serva della Russia. A questi patti il principe Ferdinando fa conto di poter conservare il trono ed il popolo Bulgaro applaude al proprio asservimento, lieto che un generale russo e due inviati del Sultano vadano a Sofia ad assistere alla cerimonia della conversione. Lo Stoiloff, andato apposta a Costantinopoli, dove il Sultano gli ha fatto lieta accoglienza, ha ottenuto che l'esarca de' Bulgari vada a celebrar la funzione. La Russia poi rimetterà subito dopo a Sofia un suo agente diplomatico a maggior consolazione de' Bulgari che in una settimana hanno avuto il talento di alienarsi tutta la benevolenza dell'Europa, procurata loro dal compianto Alessandro di Battenberg.

Tutto questo denota del resto come, se non esiste un'alleanza Turco-Russa, esiste bensì fra i due governi una cordialissima *entènte*, fin quando giovi alla Russia. In Armenia tutto sembra quieto per il momento. A Zeitun gli insorti avendo messo innanzi delle condizioni veramente straordinarie per arrendersi, i consoli incaricati delle trattative le dichiararono inutili e terminate, ma il governo Turco, costretto a rimandare a casa le riserve chiamate sotto le armi non avendo come pagarle, e costretto a fare dei prestiti di 16 o 17 milioni per volta, ha invitato i consoli a continuare, concedendo quanto di più strano era stato richiesto dagli insorti.

È smentito ufficialmente il fidanzamento del Re di Serbia con una principessa del Montenegro. La Scupcina Serba ha approvato il bilancio.

—

Il prestito interno degli Stati Uniti fu coperto cinque volte, il che non è molto per un paese il quale ha riputazione di tanta ricchezza: ma il presidente Cleveland ne è stato molto contento perchè la situazione del Tesoro non era delle più liete.

Dall'isola di Cuba giungono continuamente notizie di sconfitte degli insorti, ma la guerra continua ugualmente e senza apparente miglioramento nelle condizioni degli spagnoli. Il Weyle, nuovo comandante dell'isola, ha detto nel suo proclama che la guerra si farà umanamente; questo farebbe supporre che ciò non accadesse finora. Però non saranno accordati agli insorti i diritti dei belligeranti, come avrebbe voluto un voto platonico del Senato di Washington.

Nel Transvaal la situazione politica è migliorata e gli affari riprendono il loro corso normale. Continua però la diffidenza contro l'Inghilterra e l'idea di qualsiasi forma di protettorato inglese è respinta dai Boeri con indignazione. Il governo intanto ha accordato molte riforme di quelle richieste già dagli *uitlanders* volendo procurare in ogni modo la pacificazione del paese.

—

Un incendio distrusse quasi intieramente nella notte dal 4 al 5 il villaggio di Temù in Valcamonica (Brescia) lasciando senza tetto quarantacinque famiglie. Il 6 un violento uragano devastò tutta la costa dell'Atlantico. Danni rilevanti a New-York e a Brooklyn dove fu portata via dal vento una casa di tre piani, rimanendovi uccise quattro persone. Parecchi bastimenti naufragarono. Nella miniera di carbon fossile di Bourges (Arms) due ascensori si urtarono e quattro minatori rimasero uccisi.

13 febbraio.

È USCITO L'

ANNUARIO SCIENTIFICO ED INDUSTRIALE

• ANNO XXXII - 1895 •

COMPRENDE LE SEGUENTI MATERIE:

ASTRONOMIA

DEL PROF. G. CELORIA
Astronomo della Specola Reale di Milano.

1. Il pianeta Venere e la sua luce secondaria.
2. I fenomeni della superficie di Venere *(con inc.)*.
3. La durata della rotazione di Venere *(con inc.)*.
4. Il pianeta Saturno e il sistema de' suoi anelli *(con incis.)*.
5. La durata della rotazione di Saturno, e la probabile sua costituzione fisica.
6. Lo spettroscopio considerato come strumento atto a misurare le velocità dei moti celesti *(con inc.)*.
7. Osservazioni spettrografiche sul pianeta Saturno. Conseguenze rispetto alla costituzione fisica degli anelli.
8. Apparenze speciali notate sugli anelli di Saturno.
9. Carta astrofotografica.
10. Cataloghi stellari.

Catalogo di Clinton.
Catalogo II di Melbourne.
Catalogo di Yarnall.
Catalogo Argelander-Oeltzen.
Cataloghi di Cordoba.
Cat. della Astronomische Gesellschaft.
Catalogo di 5634 stelle osservate a Pulkowa.
Catalogo del Capo.
Catalogo Radcliffe.
Catalogo di 1291 stelle australi.
Catalogo delle ascensioni rette medie pel 1890,0 di 2438 stelle comprese fra l'equatore ed il parallelo 80° nord e di 45 stelle dell'emisfero australe.

11. Le nebulose. – Loro numero. – Loro variabilità. – Loro distanza.

METEOROLOGIA E FISICA DEL GLOBO

DEL P. GIOVANNI GIOVANNOZZI
Direttore dell'Osservatorio Ximeniano di Firenze.

1. Il clima di Parigi.
2. Piovosità ad Atene.
3. Clima d'Alessandria e Cairo.
4. Clima di Giaffa.
5. Clima del Madagascar.
6. Nuovo igrometro di precisione.
7. Andamento diurno dell'umidità relativa.
8. Assorbimento atmosferico del calore solare.
9. Temperatura dell' atmosfera a grandi altezze.
10. Osservatorio del MonteBianco.
11. Sulla propagazione del vento.
12. Altezza e velocità delle nubi.
13. Tempeste di polvere.
14. Tempesta del 22 dicembre 1894 in Gran-Bretagna.
15. Sulla dinamica dei temporali.
16. I freddi del febbraio 1895.
17. I caldi del settembre 1895.
18. La burrasca del 24 nov. 95.
19. L'argon e l'helium.
20. Correnti telluriche vesuviane.
21. Osservatorio geodinamico imperiale a Costantinopoli.
22. Propagazione dei grandi terremoti a distanza.
23. Sismologia nelle Filippine.
24. Il terremoto di Lubiana.
25. Il terremoto di Firenze.
26. Terremoti e vulcanicità.

AGRARIA

DELL'ING. V. NICCOLI
Prof. di Economia rurale nella R. Scuola Superiore di Agricoltura in Milano.

1. Atmosfera e terreno in relazione alle piante coltivate.

Composizione di alcuni terreni dell'Agro Romano.
Il guano di Sardegna.
Sul modo migliore di somministrare i concimi al terreno.
La disinfezione dei concimi liquidi.
Influenza degli ossidi di ferro e di alluminio sulla retrogradazione dei perfosfati.
La concimazione del tabacco.
I concimi chimici e le marcite.

2. Le piante e le loro malattie.

La selezione dei semi di frumento.
Esperienze sulla cimatura del frumento
I foraggi delle marcite.
La caccia allo zabro del frumento.
Nuove malattie della vite.
Azione delle irrorazioni con preparati rameici sullo sviluppo delle piante.

3. Industrie rurali.

Essiccazione artificiale dei cereali.
I suffumigi di zolfo nelle bigattiere.
La selezione dei bozzoli.
Il peso dei bozzoli del bombice del gelso dall'inizio della tessitura alla nascita delle farfalle.
L'inoculaz. nella fabbricaz. del grana.
I fermenti selezionati nella vinificaz.

4. Economia rurale e statistica agraria.

La produzione e il consumo dei concimi chimici.
Il mercato del burro.
L'annata agraria in Italia.

MEDICINA E CHIRURGIA

DEL DOTT. ARRIGO MARONI
Medico Primario all'Ospedale Fate-Bene-Fratelli in Milano
E DEL DOTT. EGIDIO SECCHI,
Chirurgo Primario all'Ospedale Maggiore di Milano.

MEDICINA.

1. La Colibacillosi.
2. Malattie da rallentamento della nutrizione.
3. Risultati della sieroterapia nella difterite.
4. Sieroterapia della pneumonite.
5. Profilassi della tubercolosi.
6. Sieroterapia della tubercolosi.
7. Progressi della cura tiroidea.

La cura del cretinismo.
La cura dell'obesità.
Cura del gozzo colla tiroidina.
Applicazione della cura tiroidea alle psicopatie.

8. La Sieroterapia del Cancro.
9. Cura della Clorosi.
10. Efficacia del chinino contro l'infezione da influenza.
11. Lavande con soluzione di nitrato d'argento nella cura delle malattie dello stomaco.
12. I glicerofosfati.

CHIRURGIA.

1. La narcosi negli atti operativi. – Cloroformio od Etere?
2. La cocaina come antidoto degli effetti del cloroformio.
3. Un apparecchio per ottenere una miscela dosata dell' aria coll'etere per la narcosi.
4. Nuovo anestetico locale.
5. Tentativo di cura chirurgica delle meningiti.
6. Nuovo processo per l'innesto degli ureteri nel canale intestinale.
7. Chirurgia del piloro nelle stenosi cicatriziali.
8. Resezione di tutto il lobo sinistro del fegato.
9. Splenopexi (operazione diretta a fissare artificialmente nella propria sede una milza mobile od erratica).
10. Nuova applicazione del bottone di Murphy per eseguire la colecistenterostomia.
11. La meccanoterapia applicata alla cura delle lesioni negli infortuni del lavoro.

CHIMICA

DEL DOTTOR ARNOLDO USIGLI.

1. L' argon: Nuovo elemento dell'aria atmosferica.

Densità dell'azoto ottenuta da diverse sorgenti.
Ragioni che inducono ad ammettere un nuovo elemento dell'aria fino ad ora sconosciuto.
Metodi per provocare la combinazione dell'acido libero.
Separazione dell'argon in grandi proporzioni.
Densità. Spettro. Solubilità.

2. L'elio: altro nuovo elemento.
3. Influenza dell' umidità sui fenomeni chimici.

Azione mutua della calce e dell'anidride solforica.
Azione della calce sul clor d'ammonio.
Azione mutua dell'idrogeno e cloro.
Combinazione dell'ossido nitrico coll'ossigeno.
Combinazione dell'acido cloridrico coll'ammoniaca.
Dissociazione del cloruro di ammonio.
Dissociazione del perossido d'azoto.
Combustione del solfuro di carbonio nell'ossigeno
Decomposizione del clorato di potassio.
Trasformaz. dell'ossigeno in ozono.

4. Intorno alla vaporizzazione del carbonio.
5. Concentrazione e conservazione dell'acqua ossigenata.
6. Nuovo processo di preparazione dell'acido nitrico.
7. Sterilizzazione a freddo delle acque potabili.

Metodo basato sull'impiego di soluzione d'iodio.
Impiego del permanganato di calce

8. Disinfezione dei pozzi.
9. Intaccabilità delle leghe di alluminio.
10. Azione dell'acqua e dell'alcool sull'alluminio del commercio in presenza d' altri metalli.
11. Il carburo di calcio e l'acetilene per gli usi dell'illuminaz.
12. Preparaz. sintetica dell'alcool.
13. Fabbricazione dell'alcool per mezzo della torba.
14. Azione dell' aria sul mosto d'uva e sul vino.
15. Intorno alla gomma dei vini.
16. Determinazione degli acidi volatili dei vini.
17. Intorno alla siccatività delle materie grasse in generale.
18. Cause della color. e coagulaz. del latte mediante il calore.
19. Il latte spumante o gasoso.
20. Metodi analitici prescritti dal Governo italiano per controllare la genuinità del burro.
21. Nuove disposizioni di legge relative alla produzione ed al commercio del burro e della margarina nel Belgio.
22. Tintura delle sostanze alimentari mediante materie coloranti organiche.
23. Processo chimico per riconoscere la carne di cavallo.
24. Nuove tinture pei capelli.
25. Industrie dichiarate insalubri o pericolose.
26. Azione ossidante e presenza della laccasi nei vegetali.
27. Contraffaz. delle carte filigran.
28. Analisi degli oggetti di caucciù manifatturato.

FISICA

DEL DOTTOR ORESTE MURANI
Professore di Fisica nell' Istituto Tecnico Carlo Cattaneo
e nell' Istituto Tecnico Superiore in Milano.

1. L'ossigeno fa parte dell'atmosfera solare? *(con inc.)*.
2. Nuove ricerche sulla regione ultra-rossa dello spettro solare, dovute a S. P. Langley *(3 inc.)*.
3. Sulla costituzione dell' arco elettrico *(con inc.)*.
4. Indice di rifrazione elettrico dei solidi e dei liquidi: doppia rifrazione nello spato calcare e nel gesso *(con inc.)*.
5. Sul grado d' incandescenza delle lampade *(con inc.)*.
6. Ricerche sulla condensazione dei gas dell'elettrolisi nei corpi porosi, e in particolare nei metalli della famiglia del platino. Applicazione alla pila a gas. Accumulatori elettrici sotto pressione *(con 2 inc.)*.
7. Argentatura degli specchi a freddo.
8. Azione delle radiazioni elettro–magnetiche sopra pellicole contenenti polveri metalliche.
9. Sulla produzione dei raggi catodici e sulla loro velocità *(3 inc.)*
10. Sulla corrente minima percettibile nel telefono.
11. Velocità di propagazione di una perturbazione elettrica lungo un filo di rame *(con 2 inc.)*.
12. Meccanica animale. – Dei movimenti che certi animali eseguiscono per ricadere sui loro piedi, quando sono precipitati da un luogo elevato.
13. Lavoro interno del vento.
14. Studio sulle radiazioni a basse temperature.

INGEGNERIA E LAVORI PUBBLICI

DELL' ING. CECILIO ARPESANI.

1. I tramways italiani.
2. Ferrovia elettrica pensile.
3. Nuovo giunto per rotaie adottato dalle ferrovie prussiane.
4. Vagoni d'alluminio.
5. Il ponte Umberto I sul Tevere, a Roma.
6. Nuovo cavalcavia sulla Nord-Milano.
7. Ponte di calcestruzzo a Munderckingen sul Danubio.
8. Ponte in calcestruzzo sulla Saal a Walsburg.
9. Nuovi ponti metallici sul Danubio in Rumenia.
10. Ponte sospeso sul fiume Hudson a Nev–York.
11. Tipo di case in legno trasport.

MECCANICA

DELL' ING. E. GARUFFA.

1. Turbine idrauliche americane.
2. Ruote Pelton.
3. Macchine a vapore.

Il surriscaldamento del vapore.
Cilindro a vapore Tharston con strato isolante.

4. Turbine a vapore.
5. Motori a gas.
6. I bicicletti a motore *(con 3 inc)*.
7. Le fondazioni elastiche per le macchine.
8. La trasmissione elettrica alle operatrici nell'interno delle offic.
9. Mole a smeriglio.
10. Lavorazione delle pietre con lame a diamante.
11. Gli infortuni sul lavoro ed i meccanismi per impedirli.

TECNOLOGIA MILITARE

DI ALFEO CLAVARINO, Capitano d'artiglieria.

1. Circa i cannoni da campagna, a tiro rapido.
2. Armi portatili da mm. 5.

GEOGRAFIA

DEL PROFESSOR ATTILIO BRUNIALTI.

I. — GEOGRAFIA GENERALE.

1. Congressi geografici.
2. Nuove società geografiche.
3. Studi ed esplorazioni degli oceani.

II. — EUROPA.

1. La popolazione d'Europa.
2. Geografia dell'Italia.
3. I laghi europei.
4. Il nuovo canale del Baltico. Dal Baltico al Mar Nero.

III. — ASIA.

1. Nel Caucaso, in Palestina e in Arabia.
2. La Siberia e il transcontinentale russo.
3. Spartizione del Pamir. I Mongoli e il deserto di Gobi.
4. Il cap. Roborowschi, e il dottor Sven Hedin nell'Asia centrale.
5. Esplorazioni e battaglie nell'India inglese.
6. Nell'Indocina. In Birmania e nell'Annam.
7. Nell'estremo oriente. Formosa.
8. Nelle Indie orientali; Molengraaff; E. e P. Sarasin a Selebes.

IV. — AFRICA.

1. Nell'Eritrea e nella Somalia italiana.
2. Hermann nell'Usiba. Le vie ai laghi Vittoria e Tangagnica.
3. Il Mossamades.
4. G. A. Di Götzen attraverso l'Africa.
5. L'Africa australe e i paesi dell'oro.
6. Esplorazioni e progressi civili nel bacino del Congo.
7. I Jaundi e gli Adeli del Camerun.
8. La Francia nell'Africa occidentale, esplorazioni e trattati.
9. Tripoli e la Cirenaica. Nel Sahara.
10. I Francesi al Madagascar. Nelle altre isole Africane.

V. — AMERICA.

1. Prosciugam. della Valle del Messico. L. Diquet in California.
2. Controversie di confini nell'America centrale e meridion.
3. Esplorazioni e studi negli Stati orientali.
4. Esplorazioni e studi negli Stati occidentali.

VI. — OCEANIA.

1. Nella Nuova Guinea tedesca.
2. Australia occidentale.
3. Nelle montagne della Nuova Zelanda.

VII. — REGIONI POLARI.

1. Islanda e Groenlandia.
2. Nei mari della Siberia.
3. Al polo artico.
4. Al polo antartico.

STORIA NATURALE

DEL DOTT. UGOLINO UGOLINI
Professore di Storia Naturale nel R. Istituto Tecnico di Brescia.

1. Passato e presente.
2. Risultati naturalistici della spedizione del "Challenger."
3. Distribuzione del calore e della vita.
4. La legge dell'evoluzione nello sviluppo funzionale dell'embrione.
5. Il veleno dei monotremi.
6. Natazione e respirazione nei rettili, negli anfibi e nei pesci.
7. I sensi degl'insetti.
8. Fra mosche e zanzare.
9. Crostacei volanti.
10. Sporozoari.
11. La chitina nel regno vegetale.
12. Nuovi studi sulla fecondazione dei fiori.
13. Epifitismo e mezzi di disseminazione.
14. La peste delle acque.
15. Veget. del Gran Sasso d'Italia.
16. Pitecantropo o scimmia-uomo.
17. L'antenato dei vertebrati.
18. Un mondo scomparso.
19. Le cavie e la vite nell'Italia dei tempi geologici.
20. Natura equivoca di alcuni fossili.
21. Spigolature di petrogenesi.
22. I terreni quaternari della Valle del Po.

INDUSTRIE E APPLICAZIONI SCIENTIFICHE.

1. Stufe mobili ad antracite ed a gas.
2. Nuove lampade a gas Denayrouze *(con 3 inc.)*.
3. Lampada intensiva a petrolio *(con inc.)*.
4. Essiccatoio ad aria calda ed a correnti invertite per legnami ed altre materie *(con 4 inc.)*.
5. Combustione spontanea del carbone.
6. Cause di alterazioni nei legnami da costruzione.
7. Metodo economico per togliere incrostazioni nell'interno di tubulature per acqua potabile.
8. Applicaz. dell'aldeide formica.
9. Rigenerazione dell'alcool denaturato col metilene.
10. Essenze artificiali.
11. L'ossidazione degli olii.
12. Il tiocarbonato di cellulosa.

Sostituzione della colla forte.
Apparecchiatura dei tessuti.
Fissazione dei colori sopra i tessuti.
Incollatura della carta.
Pellicole e fogli sopra tessuti.
Cellulosa porosa.
Miscele di cellul. di materie estranee.

13. Produz. del cotone artificiale.
14. Processo per la doratura della seta.
15. Intorno alle applicazioni dell'ozono.
16. Fusione e saldatura dei metalli col mezzo dell'elettricità.
17. Impiego del cemento per fissare il ferro nelle pietre.
18. Vernice per preservare il ferro e l'acciaio.
19. Preparazione industriale degli inchiostri.
20. Meccanismi ed apparecchi per prevenire gli infortuni sul lavoro *(con 11 inc.)*.
21. Manicotto pel disinnesto istantaneo delle trasm. *(con 4 inc.)*.
22. Apparecchio per l'arresto a distanza dei motori *(con 2 inc.)*.
23. Metodo Arld per la congiunzione dei fili metallici *(con inc.)*.
24. Cure da prestarsi alle vittime degli infortuni dovuti all'elettr.
25. Recenti progressi nell' industria del caucciù.

Fabbricazione. Stato dell'industria.

26. Nomi chimici e composizione di alcuni nuovi prodotti.
27. Brevetti d'invenzione.

ESPOSIZIONI, CONGRESSI E CONCORSI.

NECROLOGIA SCIENTIFICA DEL 1895 *(con 3 ritratti)*.

LIRE SEI. — Un volume in-16 di 586 pagine, illustrato da 60 incisioni — **LIRE SEI.**

RECENTISSIMA PUBBLICAZIONE

CARTA DEL TEATRO DELLA GUERRA ITALO-ABISSINA

che abbraccia tutta l'Abissinia settentrionale, dai Mensa al Lasta, cioè dalla conca di Keren e quindi da Massaua al lago Ascianghi e alla valle del Tacazzè

Questa carta è a cinque colori, assolutamente esatta nelle orientazioni e chiara nella lettura (centimetri 47 per 75): **CENTESIMI CINQUANTA.**

DIRIGERE COMMISSIONI E VAGLIA AI FRATELLI TREVES, EDITORI, IN MILANO, VIA PALERMO, 2, E GALLERIA VITTORIO EMANUELE, 64 E 66.

Ranzini-Pallavicini Carlo, *Gerente.*